

LE

# PAGE DU ROI

---

Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

# LE PAGE DU ROI

PAR

LE VICOMTE PONSON DU TERRAIL

auteur de

Les Cavaliers de la Nuit, la Tour des Gerfauts, Diane de Lancy.

IV



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

LES

# PAYSANS

## PAR H. DE BALZAC

Les *Paysans*, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion devait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la *Comédie Humaine*. L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le *paysan* du *bourgeois*. Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante figure de Rigou ; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les types devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

---

# ROBERT LE RESSUSCITÉ

PAR

## MOLÉ-GENTILHOMME ET CONSTANT GUÉROULT

Le public, vivement impressionné par le succès des derniers livres de MM. Molé-Gentilhomme et Constant Guéroult, attendait avec impatience l'œuvre nouvelle que nous annonçons sous ce titre. Cette attente n'a pas été trompée. Jamais roman historique n'avait réuni à un plus haut degré les éléments qui font la valeur de ces sortes de compositions. *Robert le Ressuscité* est un tableau dramatique et saisissant de la France sous Charles V. Les scènes de routiers, bizarres et hardies, s'y mêlent heureusement à de gracieux paysages et à une intrigue d'amour des plus attendrissantes. Les types de Robert et de Raoul de Fenestrange, ceux de Clochepain, du jeune page Lorenzino et d'Aïssa la Candiote, resteront comme des modèles de noblesse, de vrai comique, de passion et d'énergie. On reconnaît dans cet ouvrage la touche vigoureusement accentuée des deux écrivains qui ont écrit *Roquevert l'Arquebusier*, ce roman dont le succès prodigieux, constaté par des reproductions sans nombre et par des traductions dans presque toutes les langues, doit être compté parmi les plus solides et les plus réels de la librairie moderne.

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

## XXIII

### La fidélité.

Parvenu au pied de la route, il put s'expliquer leur disparition. La roche était creuse et formait l'ouverture d'une sorte de caverne assez profonde, car vit briller dans l'éloignement une clarté

rougeâtre. Le souterrain, étroit à l'orifice, s'élargissait peu à peu, et finissait par former une sorte de salle basse assez spacieuse, au milieu de laquelle flambait un grand feu de sapins; c'était la lueur que le roi avait aperçue.

Autour du feu se trouvaient quatre personnages: — les deux veneurs, qui n'étaient autres que don Paëz et son frère Hector, le vieux Penn-Oll et la mère de l'enfant. Le roi alla droit à eux, et arrivé à trois pas, il s'arrêta et les toisa du regard; puis apercevant

vant une femme, il s'inclina courtoisement.

— Qui êtes-vous et què voulez-vous ? demanda durement le vieux Penn-Oll.

Le roi fit un pas en arrière, arrêta son œil d'aigle sur le vieillard et répondit :

— Je me nomme Henri de Bourbon, roi de Navare; et je veux savoir de quel droit ces deux hommes que voici se permettent de chasser chez moi et avec mes propres chiens.

Don Paëz, Hector et le vieux Penn-Oll avaient l'épée nue, tout comme le roi ; don Paëz répondit :

— Puisque vous nous avez dit qui vous êtes, sire, nous allons vous dire, à notre tour, qui nous sommes. Ce vieillard est notre père, nous sommes frères tous deux, et nous avons deux frères encore, Gaëtano, l'ambassadeur d'Espagne et Gontran, l'écuyer du duc de Mayenne. Tous quatre nous sommes les descendants des ducs de Bretagne, dépouillés par les rois de France ; tous quatre nous avons juré de rétablir un duc sur le

trône des Dreux, et de refaire un État libre de la vieille Armorique.

Le roi, la main sur son épée, écoutait gravement.

— Et le duc sera l'un de vous, n'est-ce pas? demanda-t-il avec calme.

— Non, répondit don Paëz, nous sommes cadets. Ce duc est un enfant que nous cherchons, c'est le fils de cette femme vêtue de noir que vous voyez ici.

— Très bien, dit le roi. Auriez-vous compté sur mon appui, par hasard?

Un ricannement échappa à don Paëz.

— Mieux que cela, sire, dit-il. Nous avons compté sur le roi d'Espagne et sur le duc de Guise, qui sera roi de France demain.

Henri de Bourbon tressaillit.

— Mon frère serait-il mort? dit-il.

— Non; mais on va le déposer, au nom de la sainte ligue.

— En ce cas, dit impétueusement le roi, je serai donc le roi de France?

— C'est précisément ce que nous ne voulons pas, car nous avons acheté la Bretagne au prix de votre propre couronne et de votre liberté.

Un éclat de rire s'échappa de la poitrine du roi ·

— Ceci devient burlesque, murmura-t-il.

— Roi de Navarre, continua don Paëz, vous avez signé hier votre abdication en faveur de Philippe d'Espagne.

— Ces gens-là sont fous! fit le roi avec dédain.

— Nous disons vrai, je vous jure! Vous souvenez-vous d'avoir signé un brevet de duchesse?

— Oui, dit le roi étonné.

— Eh bien! l'encre dont vous êtes servi était un encre qui s'efface. Votre signature seule est restée, et nous avons rempli...



Le roi poussa un cri terrible : Trahison !

— Attendez donc, roi de Navarre, poursuivit don Paëz d'une voix vibrante, attendez !

Et don Paëz déroula le parchemin, et lut d'un bout à l'autre un acte d'abdication dans lequel le roi de Navarre re-

nonçait à sa couronne en faveur du roi d'Espagne, et à ses droits au trône de France en faveur du duc de Guise.

Un homme ordinaire se fût élancé impétueusement sur don Paëz et eût essayé de lui arracher le parchemin ; — le roi se contint et dit :

— Me pourriez-vous montrer la signature? Il me semble qu'elle est pareillement effacée.

— Vous allez la voir reparaître, sire, dit Hector en prenant le flacon et en ver-

sant une goutte d'acide à la place même où le roi avait signé.

Il y eut parmi les cinq personnes qui assistaient à cette opération une seconde d'anxiété, puis l'encre reparut lentement, trait de plume par trait de plume, et soudain Hector, Paëz, le vieux Penn-Oll pâlirent et demeurèrent stupéfaits, tandis qu'un sourire de triomphe échappait au roi :

— Bavolet Ier ! s'écria-t-il. Voilà qui est admirablement joué !

Et, à son tour, il éleva la voix et leur dit avec ce ton d'autorité et de majesté que Dieu donne aux têtes couronnées dans les heures solennelles :

— Bas les armes, messieurs, remettez l'épée au fourreau et sortez d'ici ! je suis encore roi.

Mais soudain un bruit se fit à l'entrée du souterrain, un homme accourut en criant :

— Frères ! frères ! malheur à nous ! je n'ai point retrouvé l'enfant !

C'était Gontran qui revenait seul et désespéré.

Il regarda ses frères et son père, tous trois pâles et mornes, il se précipita sur le parchemin tombé à terre, lut l'étrange signature et devina tout !

Alors il regarda le roi d'un œil menaçant; mais à peine l'eut-il envisagé, qu'un cri lui échappa, un cri de surprise, de joie, de délire...

A son tour, le roi le reconnut et ré-

pondit par une exclamation identique.

Ils se contemplèrent une minute silencieux, puis Gontran se précipita vers lui, le saisit par le bras et lui dit :

— N'est-ce pas vous que j'ai sauvé... la nuit de la Saint-Barthélemy... n'est-ce pas vous?

— C'est moi, dit le roi ; moi, le roi de Navarre !

Tous les personnages de cette scène écoutaient avec anxiété.

— L'enfant! demanda Gontran, qu'avez-vous fait de l'enfant que je laissai sous votre garde?

— Mon fils! exclama à son tour la veuve, qui bondit vers le roi comme une tigresse à qui on arrache sa progéniture, qu'avez-vous fait de mon fils?

En cet instant, deux ombres apparurent à l'entrée du souterrain :

— Frères, frères ! le voilà !

— Ma mère ! ma mère ! murmurait une voix de jeune homme avec délire.

Gaëtano accourait, entraînant Bavolet.

— Cet enfant, dit alors le roi de Navarre à Gontran, votre fils, ajouta-t-il en se tournant vers la mère, le voilà ! — Je l'ai élevé, il a grandi sous mon toit, et je l'appelle mon fils.

Et le roi, en prononçant ces mots,

semblait oublier, tant il était ému, la scène terrible qui venait d'avoir lieu.

Le page ne fit qu'un bond vers sa mère; il l'étreignit dans ses bras — et à la vue de ces deux êtres que la tempête avait séparés et que la Providence réunissait enfin, le roi, les quatre frères, le vieillard lui-même se turent et demeurèrent silencieux et recueillis.

Mais quand le premier transport fut passé, lorsque Bavolet, s'arrachant des bras de sa mère, jeta enfin ses regards autour de lui et aperçut ses oncles et le

roi ; — le vieux Pen-Oll s'avança vers lui, mit un genou en terre et lui dit :

— Sire duc de Bretagne, notre maître, nous te saluons et te faisons hommage de fidélité !

Bavolet recula étonné et regarda le roi. Alors le roi prit la parole à son tour :

— Bavolet, lui dit-il, ces hommes sont tes oncles, et tu es le descendant des ducs de Bretagne, tu n'es plus mon page, mon enfant, tu es de race souveraine, et tu

ne peux demeurer à mon service. Ces hommes vont te dire que ta couronne est prête et que la Bretagne t'attend.

— La Bretagne est au roi de France, répondit Bavolet, et je ne sais ce que vous voulez dire.

— Écoutez donc alors, sire duc notre maître, dit impétueusement Gaëtano ; la Bretagne ne demande qu'à vous voir pour se séparer de la France et vous élever sur le pavois, car la Bretagne se souvient qu'elle était libre jadis, et qu'elle ne fut

réunie à la France que par félonie et trahison!

— Qu'est la Bretagne? demanda soudain Bavolet, est-elle assez forte pour se révolter et reconquérir son indépendance?

— Elle le pourrait, dit le vieux Penn-Oll, mais cela est inutile. Le nouveau roi de France nous la rend.

— Le nouveau roi de France! quel est-il donc, messires mes oncles?

— Le duc de Guise montera sur le trône demain...

Bavolet était redevenu calme ; la révélation de son origine avait mis sur son front d'enfant une fierté majestueuse ; il était grave et digne comme un jeune souverain qui sent déjà tout le poids de sa couronne.

— Pardonnez-moi, dit-il, si je vous questionne ainsi, — mais je croyais que le plus proche héritier du roi de France se nommait le roi de Navarre.

Les quatre frères tressaillirent et se turent sous le froid regard de Bavolet; seul, le vieux Penn-Oll répondit :

— Mon maître et mon enfant, je vous dois obéissance comme sujet, mais je suis de votre race et mes cheveux sont blancs, vous me devez donc écouter.

— Parlez, mon père, dit le page avec respect.

— Le roi de Navarre, poursuivit le vieillard, est de cette race maudite qui

persécuta la nôtre; il est notre implacable ennemi. Si le roi de Navarre montait sur le trône de France, nos dernières espérances seraient ruinées. Le roi de Navarre, sire duc, c'est l'obstacle invincible qu'il nous faut briser à tout prix...

Un rire féroce s'échappa de la poitrine du vieux Penn-Oll, et il ajouta d'un air sombre :

— Et il ne sortira point vivant d'ici!

Le roi écoutait froidement, les bras croisés sur sa poitrine, la tête haute

comme François Ier à Pavie, ou, un siècle plus tard, Charles Ier marchant au supplice! Il dédaignait de parler, il attendait avec un calme stoïque la réponse de Bavolet.

Bavolet garda, pendant quelques instants, un silence glacé qui pesa sur tous les cœurs du poids de dix siècles entassés; il promena son œil bleu, qui brillait d'un mâle orgueil, sur tous ces visages que la passion et le fanatisme bouleversaient, puis il fit de nouveau un pas en arrière, posa le poing sur la hanche, se

couvrit, comme c'était son droit de souverain, et alors il regarda fièrement le vieillard et les quatre frères.

— J'accepte le duché de Bretagne, dit-il.

Le roi tressaillit et regarda Bavolet; Bavolet était impassible.

Un cri de joie s'échappa de la bouche du vieux Penn-Oll et de ses fils; seule, la mère du jeune duc garda un morne

silence et jeta un regard inquiet à son cher enfant.

— Je suis donc votre duc, reprit-il, votre seigneur et maître, celui à qui appartient votre vie, votre sang, votre volonté et votre énergie ?

— Oui ! dirent-ils avec enthousiasme.

— Eh bien ! alors, s'écria le page d'une voix vibrante : Chapeau bas ! mes maîtres ; chapeau bas ! moi, le duc, je l'ordonne !

Ils se regardèrent avec étonnement et se découvrirent, domptés par le ton impérieux de cette voix d'enfant qui venait de revêtir l'accent de l'autorité.

— Chapeau bas! poursuivit-il, car vous êtes en présence d'un roi! et devant les rois, les ducs se découvrent!

Et Bavolet ôta sa toque et alla vers le roi, devant lequel il fléchit un genou ; il lui prit la main qu'il porta à ses lèvres avec respect :

— Sire-roi, mon maître, dit-il, moi,

le duc de Bretagne, je fais en vos mains comme celles de l'héritier présomptif de France, hommage-lige et donation de la couronne de Bretagne, qui est mienne comme celle de Navarre est vôtre.

Un cri d'indignation et de rage poussé par les cinq Penn-Oll ébranla les parois du souterrain ; mais soudain Bavolet se redressa et se tourna vers eux l'œil étincelant, le geste hautain, en vrai fils des Dreux qu'il était :

— Taisez-vous! exclama-t-il avec colère; je le veux!

— Trahison! infamie! hurla le vieux Penn-Oll.

La fureur de Bavolet tomba aussitôt et fit place à un calme terrible.

— Dieu me pardonne, fit-il avec la superbe ironie d'un Valois, on ose murmurer ici quand je parle, moi le maître et le seigneur!

Et il y avait une domination telle dans l'accent de Bavolet, que le vieillard se tut et que don Paëz lui-même, don Paëz,

le superbe roi déchu, frissonna au son de sa voix.

— Vous ne savez donc pas que cet homme, que vous avez attiré dans un piége infâme pour l'assassiner lâchement, vous ne savez donc pas qu'il est roi, mes maîtres ! et que nul sur terre, peuple ou noblesse, n'a droit de toucher à l'oint du Seigneur ? Vous ne savez donc pas qu'un jour viendra où cet homme posera sur sa tête une couronne étincelante devant laquelle les rois et les peuples du monde s'inclineront avec respect, parce

que deux mots y seront gravés : *justice et patrie?* Vous ne savez donc pas quel noble et grand cœur bat sous cette rude poitrine, et faut-il donc que je vous apprenne que, dans le royame de Navarre, il n'est pas jusqu'au plus chétif, qui ne donnât mille fois sa vie pour la vie de son roi?

Le roi écoutait Bavolet et frémissait d'orgueil.

Le vieux Penn-Oll voulut parler Bavolet lui imposa silence d'un geste :

— Mon roi et mon père, dit-il, se tournant vers Henri de Bourbon, que m'importe ma naissance, que m'importe un pays qui ne me connaît pas! J'ai mangé votre pain, j'ai dormi sous votre toit, vous m'avez nommé votre fils, je suis plus fier de ce titre, je suis plus fier de votre royale amitié que de tous les trônes de la terre. Henri de Bourbon, mon seigneur et mon maître, moi le duc de Bretagne, moi le fils des Dreux, je vous demande à genoux la permission d'être encore et d'être toujours le *page du roi !*

Bavolet se tut et attendit.

A son tour le roi fit un pas. Il releva son page et lui dit de cette voix grave et sonore, où la majesté et la bonté se fondaient en une suave harmonie :

— Tu seras mon fils, Bavolet, mon bras droit, mon lieutenant, mon ami ; — et, vienne sur mon front cette noble couronne qui doit être mienne un jour, je ferai la France si grande et si forte, j'écrirai si bien avec mon épée les mots de liberté et de patrie sur son étendard, que l'univers entier se courbera frissonnant et muet sous son glaive, qui devien-

dra celui de la justice et de la loyauté. Alors, poursuivit le roi, sublime de majesté et d'enthousiasme, le nom de France deviendra si retentissant que les étrangers en seront jaloux et que cette nation que tu me donnes sera fière d'avoir à jamais uni ses destinées aux destinées de ce peuple auquel j'aurai donné le sceptre du monde !

Et le roi s'arrêta, jetant un fier regard aux Penn-Oll ; mais le fanatisme et l'orgueil de race les aveuglaient ; aux nobles paroles du roi, à celles de Bavolet, ils

répondirent par une exclamation de fureur, et don Paëz s'écria :

— Eh bien! puisque tu es félon et traître, duc de Bretagne nous te déclarons indigne de régner et te déposons. Cette couronne que tu refuses, tu n'as point droit de la donner, car elle m'appartient maintenant, à moi l'aîné de ma race, et je régnerai, je le jure! car mon étoile pâlie brille d'un éclat nouveau, car il est écrit sur le livre des destinées que je mourrai un sceptre à la main!

Et don Paëz, en prononçant ces mots,

redevint ce fier roi des Maures qui brisa le dernier fleuron avec son dernier tronçon d'épée!

Mais Bavolet le regarda non moins fièrement en face et répondit :

— Vous osez me déposer, eh bien! moi, je vous renie! Je vous renie, car vous avez osé, vous les fils des Dreux, parler ici d'assasinat! Je vous renie, car vous n'avez point compris que le plus grand des crimes a nom *ingratitude!* la plus sainte des vertus, *fidélité!* J'ai mangé le pain du roi, je lui ai sacrifié jusqu'à

mon amour, le roi est mon père et mon maître, mon avenir et ma famille, vous... je ne vous connais pas?

Alors on entendit dans un coin du souterrain un cri de joie suprême, un cri de mère qui a tremblé pour l'honneur de son enfant, et dont l'enfant reste pur et sans reproche.

La mère de Bavolet alla vers lui, l'enlaça de ses bras et lui dit avec émotion :

— C'est bien, tu es noble et grand, tu es mon fils !

En ce moment un bruit retentit à l'orifice du souterrain, une troupe d'hommes armés s'y engoufrèrent aux cris de *Vive le roi !* A leur tète marchait l'austère et sombre Mornay, au milieu d'eux Fosseuse et Nancy agitaient leurs mouchoirs en signe de triomphe, et alors le roi se tourna vers les cinq Penn-Oll frémissants, et leur dit :

— A votre tour, messieurs, vous êtes mes prisonniers, et je pourrais me venger cruellement ; mais je me nomme Henri de Bourbon, j'ai le roi saint Louis

pour ancêtre, et jamais la haine et la colère ne pénétreront dans mon cœur; partez, je vous fais libres!

Ils sortirent tous les cinq, sombres et recueillis : la magnanimité du roi ne les avait point touchés.

— Ma foi! dit Nancy à Fosseuse, le roi doit un bien beau cierge à maître Bavolet et le voilà dans l'impossibilité de rappeler M. de Turenne.

FIN DU PAGE DU ROI

# LE ROI DE TRÈFLE

**Histoire du temps de Charles IX.**

# I

Dans une vallée du Dauphiné, située entre Gap et Grenoble existent encore, à l'heure où nous écrivons, les ruines d'un petit castel du moyen-âge, inhabité depuis plusieurs siècles, et qui, aux épo-

ques chevaleresques fut le berceau et la demeure de braves gentillâtres dont le dernier sera, lecteur, le héros authentique de l'histoire que nous allons vous conter.

Dans notre enfance nous avons souvent, à cheval, ou le fusil sur l'épaule, visité ces ruines qui n'ont rien, à vrai dire, de curieux pour les archéologues, mais dont le nom et la position pittoresque séduiraient et ont séduit, sans doute, plus d'un rêveur comme nous.

Ce château, maintenant écroulé, s'appelait le *Manoir du roi de Trèfle*, et il est adossé à une forêt de sapins, surplombe un torrent, a un roc à pic pour base, et

domine une plaine assez coquettement diaprée de champs, de vignes et de prairies.

Si vous demandez au paysan qui laboure auprès, au chasseur qui se repose sur un pan de mur que le lierre enchevêtre, au berger qui a conduit son troupeau à la place où fut la salle d'armes, pourquoi ce castel était nommé le *Manoir du roi de Trèfle*, il ne pourra vous le dire; mais si vous avez, comme nous, la patience d'aller, un jour tout entier, fouiller les chroniques dauphinoises de la bibliothèque de Grenoble, vous y trouverez l'histoire suivante :

Un soir d'août de l'année 1588, dans

la salle la moins enfumée du château, sur un lit à torsades noires et à baldaquin usé par l'aile chauve des siècles, un vieillard se mourait, comblé d'ans et criblé des nobles cicatrices de la guerre.

Au chevet du lit d'agonie, se tenaient deux hommes et un vieux chien. L'un était sexagénaire et pleurait; l'autre avait vingt-cinq ans à peine; il était beau, calme, grave, triste et fier : il ne pleurait pas, car les larmes sont indignes d'un homme, mais son attitude morne et désespérée attestait éloquemment sa douleur.

C'était le fils du mourant; l'autre n'était qu'un serviteur.

Ces trois personnes et ce vieux chien étaient les seuls hôtes du manoir; et certes, à cette époque de vasselage, il fallait qu'il fut bien pauvre le châtelain qui n'avait à son chevet d'agonie, qu'un enfant, un serviteur débile et un chien, ce type, par excellence, de la fidélité dans l'infortune.

Le mourant avait été un rude soldat. Bayard, son parrain, avait eu en lui un digne filleul, et le roi son maître un vaillant défenseur.

Il mourait pauvre et seul, mais son heure dernière était calme, sereine, majestueuse comme le coucher de soleil

d'un beau jour. Il avait bien vécu, il mourait à l'unisson.

— Hector, dit-il à son fils qui se tenait immobile, debout et silencieux près de lui, quand je serai mort, vous irez à Paris.

— Oui, messire mon père, répondit le jeune homme de sa voix triste et sonore.

— Vous trouverez dans ce bahut une bourse pleine d'or. J'ai mis vingt ans à l'amasser... ménagez-la. Vous prendrez mon épée qui pend à mon chevet, et vous la ceindrez. Elle est vieille comme moi, comme moi elle a toujours frappé ar devant et elle est de loyale trempe;

J'ai dans mon écurie un jeune cheval de nos montagnes, ardent, infatigable et qui vous portera lestement : vous l'enfourcherez.

— Oui, messire mon père.

— Vous irez trouvez le roi Charles IX et vous lui direz : Sire roi, je suis gentilhomme et je me nomme Furmeyer. Et le roi, s'il n'a mauvaise mémoire, se souviendra qu'il avait dans ses armées un capitaine de ce nom, qui lui a sauvé la vie trois fois. Ce capitaine, c'était moi.

— Je le sais, mon père.

— Je meurs pauvre, mon enfant ; notre castel branle au vent comme notre race, dont vous êtes l'unique rejeton. Soyez fort,

et soutenez de votre bras et de votre cœur la loyauté de votre sang et les murs lézardés de votre castel. Le roi prendra soin de vous.

— Vous serez obéi, messire mon père. N'avez-vous plus rien à m'ordonner?

— Une seule chose : un dévoûment sans bornes à monseigneur le duc d'Anjou, maintenant roi de Pologne. Henri de Valois a été mon élève, je l'ai porté dans mes bras, je l'ai aimé comme je vous aime. A la bataille de Montcontour, une épée menaçait ma poitrine, l'épée du duc d'Anjou abattit le bras qui la dirigeait. Sans lui, votre père fût mort dix ans plus tôt. Souvenez-vous en, mon enfant. Souvenez-vous encore de ceci, Hec-

tor : Vous ressemblez au roi de Pologne d'une façon si étrange, d'une manière si frappante, que si je vous voyais tous deux l'un près de l'autre, vêtus des mêmes habits, je ne saurais dire lequel est le roi.

Le jeune homme fit un geste de surprise.

— Qui sait? fit le vieillard inspiré, si ce n'est point un dessein secret de la providence que cette ressemblance surprenante? qui sait si Dieu ne vous réserve point l'honneur d'exposer votre vie pour un roi couronné?

— Je le ferai, dit simplement Hector de Furmeyer.

Et sans doute une bouffée d'orgueil chevaleresque et de noble ambition monta de son cœur à sa tête, car il releva fièrement le front et comme son père, il murmura :

— Qui sait?

Le sire de Furmeyer mourut dans la nuit. On descendit son corps au caveau de ses ancêtres, et quand il eut crié par trois fois sur le seuil :

— Adieu, messire mon père!

Le jeune Hector de Furmeyer monta à cheval et partit,

Il laissait la garde du cercueil paternel au vieux chien et au vieux serviteur...

Quinze jours après, c'est-à-dire un matin de septembre de la même année, un cavalier venant par la route de Bourgogne et une litière arrivant par celle de Paris, s'arrêtèrent presque simultanément à l'hôtellerie du *Chêne couronné*, à Villeneuve-Saint-Georges, charmant village qui se trouve entre Paris et Fontainebleau.

Le cavalier n'était autre que notre jeune connaissance le comte Hector de Furmeyer, monté sur un étalon dauphinois, ayant à l'arçon de sa selle une maigre valise, au flanc l'épée paternelle, et dans la poche de ses chauses la bourse pleine d'or qu'il avait trouvée dans le

vieux bahut indiqué par le gentilhomme moribond, et qu'il avait, durant la route, ménagée comme on ménage l'unique talisman qui vous doit conduire à la fortune.

Il avait cheminé à petites journées, au trot quelquefois, au pas souvent, demandant parfois l'hospitalité quand la brune le surprenait à la grille d'un castel, couchant le plus fréquemment dans une hôtellerie où le lard était trop vieux et le vin trop jeune.

La veille, surpris par un orage, il s'était abrité du mieux qu'il avait pu dans une hutte de bûcherons de la forêt de Fontainebleau; puis, apprenant que Pa-

ris n'était plus très loin, il s'était remis en marche, vers deux heures du matin, pressé qu'il était d'arriver aux portes de ce Paris vanté que déjà, à cette époque, on nommait *la grande ville*.

Malheureusement, au bout de huit heures la chaleur du jour était devenue étouffante, le cheval suait, l'horizon était désert et Paris loin encore.

Hector jugea prudent, pour ne point crever son cheval à la dernière étape, de mettre pied à terre devant l'hôtellerie du *Chêne couronné*, et de s'y reposer, lui et sa monture, pendant la grande chaleur.

Il jeta donc la bride à un valet d'écurie qui se présenta, entra dans l'auberge,

et, ayant demandé un hanap, un pot de vin et un morceau de bœuf ou de venaison, il s'alla placer dans le coin le plus obscur de la salle, — modeste et simple qu'il était comme tous les gens vraiment et noblement fiers.

Il était à peine assis et la tête accoudée dans ses mains, en attendant qu'on lui servit son sobre repas, que la litière s'arrêta sur le seuil et deux femmes en descendirent.

Elles étaient jeunes et merveilleusement belles, — si belles que le comte Hector eut toutes les peines du monde à réprimer un cri d'admiration à leur vue.

Elles étaient vêtues comme de simples dames de noblesse, mais leur tournure élégante et plus encore l'accent traînant et italianisé avec lequel elles demandèrent une chambre à l'hôtelier, accent que madame Catherine de Médicis avait mis de mode alors, trahissaient suffisamment des femmes de haute qualité, pour que le jeune gentilhomme, qui n'avait jamais vu la cour cependant ne pût s'y tromper une minute.

L'une était blonde, petite, potelée, mignarde, comme une peinture de Boucher; l'autre, au contraire, était grande, svelte, brunes, les cheveux noirs, l'œil noir, mains effilées, longues, un peu

retroussées, le nez hardi, la bouche d'un rouge cerise, le front rêveur et large, comme on en voit aux poëtes.

Son regard était profond, assuré et faisait baisser involontairement les yeux.

Elle passa au bras de sa compagne, sans remarquer le jeune cavalier. Mais le jeune cavalier, au contraire, la dévora du regard et se prit sans doute à penser que l'homme qui posséderait pour tout bien le sourire et le cœur de cette femme serait le plus riche que Dieu eût mis sur terre.

— Nevers, dit-elle à mi-voix, à la dame blonde qui l'accompagnait, nous allons passer ici la journée. J'aperçois,

par les croisées de cette salle, les panaches verts d'un marronnier : notre hôte nous servira sous leur ombre et tu m'y liras, après le dîner, quelques feuillets du livre nouveau de messire l'abbé de Brantôme.

— Oui, madame, répondit la femme blonde, en s'inclinant avec respect.

— Ma pauvre Nevers, dit-elle en riant, tu es tellement habituée à me traiter en reine devant les gentilhommes et les dames de la cour, alors que, seule à seule, tu daignes être ma sœur et mon amie, que tu te fourvoies en présenoe d'un hôtelier. Tu oublies donc que nous voyageons incognito?

— Vous avez raison, ma belle Marguerite, répondit celle qu'on nommait Nevers; j'y songerai.

— Viens, dit Marguerite en lui prenant le bras, allons sous les marronniers, nous y ferons meilleur festins qu'à la table de mon frère Charlot.

Hector de Furmeyer était placé assez près d'elles tout à l'heure pour avoir pu entendre le bref dialogue qu'elles avaient échangé à voix basse; mais Hector voyait, Hector admirait, Hector avait la fièvre, et il n'entendit pas.

Quand les deux dames furent installées dans le jardin, sous la tonnelle de cabaret qui leur avait plu si fort, Hector

trouva sa place obscure, incommode, et se plaignant de n'y point voir, il pria l'hôte de lui porter son couvert près de la fenêtre qui donnait sur le jardin.

L'hôte n'y vit aucun inconvénient et obéit.

Comme il est facile de le présumer, Hector ne mangea que peu ou point. Tantôt il avait faim et soif, — il effleura son hanap à peine et ne fut nullement tenté par le fumet de la venaison.

Mais il colla son œil aux persiennes à demi-fermées et plongea un ardent regard sur les deux femmes qui égrenaient du chasselas et picoraient comme deux colombes mignonnes et délicates,

laissant de côté, avec une petite moue dédaigneuse, les grosses viandes qu'on leur avait servies...

Pareil à ces enfans à qui l'on montre une image de la Madone, protectrice des marins, et qui, voués à la mer, joignent les mains et prient d'avance cette étoile divine qui guide les navires sur l'immense Océan, Hector joignit les mains d'admiration, et sembla regarder cette femme, inconnue naguère, comme sa future étoile polaire, comme l'astre qui luirait pour lui dans le ciel orageux qui plane au-dessus de Paris, cet autre Océan aux folles et sinistres tempêtes.

Il demeura là, immobile, recueilli,

priant du cœur bien plus que des lèvres, adorant pour ainsi dire, dans la naïve fraîcheur de son âme, cette merveilleuse créature lui apparaissant comme un ange qui a daigné se faire femme pour approcher les hommes de plus près.

Et tandis qu'il admirait, muet et craintif, les deux belles dames allaient leur train, becquetant et babillant :

— Nevers, disait la brune, n'est-ce pas que c'est ravissant et d'une liesse extrême de s'en aller un beau jour de Paris, comme nous l'avons fait, sans bruit, sans tapage, pour aller vivre quinze jours du grand air des prés et des forêts, et deviser sous les grands chênes dans cette

belle langue latine que nous parlons aussi bien que maître Denis Lambin, le professeur de l'Université.

— C'est charmant, répondit la femme blonde, d'autant que nous avons derrière notre litière les gardes de Sa Majesté, entre autres le colonel *Harnibieu!* (1)

La jeune femme brune éclata franchement de rire :

— Folle! dit-elle. Vous oubliez, madame la duchesse, que M. de Crillon est le meilleur capitaine des armées du roi,

(1) Juron du duc de Crillon, dont on lui avait fait méchamment un sobriquet.

et que Henriot de Navarre, mon spirituel époux, en fait grand cas..

— Oh! nenni, répondit Nevers, je ne l'oublie point; mais, il a une si drôle de mine...

Comme Nevers, ou la duchesse de Nevers, si vous le préférez, achevait, sa compagne poussa un cri et, toute pâle, se leva et tendit les bras vers la croisée.

La croisée encadrait une tête pâle et convulsive, celle d'Hector de Furmeyer, qui, aux imprudentes paroles échappées aux deux femmes, venait d'apprendre du même coup à quel rang appartenait celle qu'il avait osé remarquer, et combien vite il devait refouler au plus profond

de son jeune cœur les folles et téméraires espérances qui, sans doute, commençaient déjà à y germer.

— Henri ! cria Marguerite de Valois, — c'était elle, — croyant reconnaître le duc d'Anjou.

— Le duc! exclama à son tour madame de Nevers.

— Mon frère!

— Le roi de Pologne !

Reprirent tour à tour les deux femmes en se précipitant vers la croisée.

Un sourire pâle et désespéré glissa sur les lèvres du comte Hector.

— Vous vous trompez, madame, dit-il d'une voix émue ; mon père m'avait parlé

de cette ressemblance extraordinaire que j'avais avec Sa Majesté le roi de Pologne, mais je ne l'avais jamais crue si frappante que sa sœur elle-même pût s'y tromper...

— Ce n'est pas lui! murmura Marguerite de Valois avec un désappointement et un chagrin visibles.

— C'est étrange! exclama la duchesse de Nevers.

Le premier moment de surprise passé, la reine de Navarre éprouva une sorte de dépit de la situation pleine d'embarras où la jetait cette étrange méprise; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour

le maîtriser et envisager attentivement le jeune gentilhomme.

La ressemblance était extraordinaire, sauf une seule différence : le roi de Pologne avait l'œil plus dur et l'attitude plus fière ; le sang des Valois semblait parler en lui.

— Monsieur, dit Marguerite, souriant enfin à Hector, la nature a de singulières fantaisies et elle s'est montrée bizarre en vous donnant le même visage qu'à mon frère. Pardonnez-moi ma méprise.

— C'est à moi, madame, répondit Hector, dont la voix s'altérait de plus en plus, c'est à moi qu'il convient de demander grâce et pardon pour l'insdis-

crétion dont je me suis rendu coupable en me plaçant à cette fenêtre. J'ai surpris sans le vouloir le mystère dont vous vous enveloppiez. Sur mon honneur de gentilhomme, si vous avez intérêt à l'incognito, n'ayez crainte, votre secret sera gardé.

Si, à première vue, Hector de Furmeyer avait moins fière mine que le roi de Pologne, quand on l'examinait attentivement on s'apercevait qu'il était plus jeune et plus beau.

Marguerite le regardait en l'écoutant, et se laissait aller à cette mélancolie grave et triste de sa voix que la douleur semblait voiler.

— Monsieur, lui dit-elle enfin, puis-je vous demander comment vous vous trouvez ici et le nom que vous portez ?

— Je me nomme, madame, le comte Hector de Furmeyer. Mon père, mort il y a quinze jours, était capitaine dans les armées du roi Charles IX.

— Je m'en souviens ! cria spontanément la reine de Navarre ; mon frère Henri de Valois m'a souvent parlé de lui me disant qu'il lui répétait maintes fois : Monseigneur j'ai un fils qui vous ressemblait trait pour trait !

— Et, continua Marguerite qui prenait plaisir à entretenir le jeune homme, vous allez sans doute à Paris ?

— Oui, madame.

— Vous verrez le roi ?

— Je l'espère.

— Tenez, mon gentilhomme, fit-elle en tirant un brillant de sa main, si vous vous présentiez au Louvre de nuit, le guichet ne s'ouvrirait point, — mais le jour, vous n'aurez qu'à montrer cette bague au capitaine des suisses qui vous introduira. Cependant, je vous conseille d'attendre mon retour au Louvre, je vous servirai d'introductrice.

— J'attendrai, madame.

— J'allais à Fontainebleau pour quinze jours, — réflexion faite, je serai de retour dans la huitaine.

— Oh ! oh ! pensa Nevers, Margot est bien complaisante...

La reine de Navarre tendit gracieusement sa main à baiser au jeune comte, puis elle le congédia d'un sourire et demanda sa litière.

Hector la vit remonter dans la chaise, il s'inclina bien bas sur son passage, il suivit la chaise du regard jusqu'à ce qu'elle lui fût dérobée par un coude de la route, il demeura longtemps encore immobile et l'œil rivé à la place où elle avait disparu ; — puis rompant enfin le charme irrésistible qui le clouait au sol, il rentra dans l'hôtellerie, jeta, lui le pauvre gentilhomme, économe par né-

cessité, — une pistole sur la table et demanda son cheval.

Et tandis qu'on bridait l'animal, il retourna à la croisée, s'y accouda et attacha son regard ardent sur le banc de gazon où naguères elle était assise, demandant au vent qui bruissait dans la tonnelle, à l'air qui en arrivait embaumé, un peu du suave et pénétrant parfum qu'elle avait dû répandre autour d'elle.

Tout à coup il poussa un cri, tressaillit et pâlit... Sur le banc de gazon, à dessein ou par mégarde, la reine de Navarre avait laissé tomber un mouchoir aux armes de France.

Hector hésita une minute, ainsi qu'un

voleur novice; puis, comme nul ne le voyait, il s'élança dans le jardin, saisit avidement le mouchoir et le cacha dans son pourpoint.

Une minute après, il était en selle et reprenait la route de Paris.

Il poussa son cheval avec vigueur, mit entre l'hôtellerie et lui une assez grande distance; puis, assuré de n'être point aperçu, il tira le mouchoir de son sein et le baisa avec plus d'amour que de respect.

Il le baisa longtemps ainsi, s'imprégnant du parfum qu'elle y avait laissé, fermant les yeux et la revoyant encore, et n'osant plus se dire, comme d'abord :

— Mon amour est insensé ; — et quand un pauvre gentilhomme comme moi ose lever les yeux sur une reine comme elle, il se dresse entre le gentilhomme et la reine une barrière infranchissable : l'échafaud !

Tout à coup le galop d'un cheval retentit sur la route, et le jeune comte vit arriver vers lui un cavalier poudreux et hors d'haleine ; c'était un enfant de seize ans, portant le costume des pages du roi.

— Monsieur cria-t-il au comte Hector, du plus loin qu'il l'aperçut, n'avez-vous pas rencontré une litière ?

— Oui, monsieur, répondit Hector.

— Avec deux dames ?

— Oui, monsieur.

— Et, demanda le page, dont le visage était bouleversé, y a-t-il longtemps ? cette litière est-elle bien loin ?

— A une lieue au plus, dit le comte.

— Cordieu ! jura le page, je la rattraperai, dussé-je laisser mon cheval en route. Place, monsieur !

Mais au lieu de se ranger, le comte Hector mit son cheval en travers de la route et dit au page.

— Monsieur, je connais les dames que vous poursuivez, je leur dois respect et dévoûment, et ne vous laisserai passer

outre que bien convaincu que vous ne leur voulez point nuire.

— A Dieu ne plaise, fit le page. Place, monsieur, je suis pressé.

— Ceci ne suffit point, monsieur, dit impassiblement Hector; je veux savoir ce que vous voulez à ces dames, et votre nom!

Le jeune page eut un frémissement de colère et porta une main fébrile à la garde de son épée; mais se maîtrisant soudain :

— Le service du roi avant tout, dit-il. Je vous crois gentilhomme, monsieur, et j'ai foi en votre loyauté.

— Vous avez raison, monsieur.

— Ces dames que vous avez rencontrées en litières sont la reine Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers.

— Je le sais. Eh bien?

— Eh bien! ce matin même, le roi a été frappé d'un mal inconnu et terrible, mal sans remède, à ce qu'on dit, — Miron entre autres, — et le roi qui aime sa sœur jusqu'à l'adoration et craint de mourir, me dépêche vers elle.

— Mordieu! s'écria Hector tout ému de cette fatale nouvelle, courez, monsieur, mais d'abord prenez mon cheval, il est reposé, le vôtre est rendu. Moi, j'ai le temps d'arriver.

Le page accepta sans préambule et

partit au galop. Pour le jeune comte, il continua sa route au pas, partagé entre la douleur qu'il éprouvait de la maladie subite du roi et cet amour naissant et déjà immense qui venait de l'embraser tout entier.

Une heure après, il fut dépassé par deux femmes et un homme à cheval, — Marguerite, la duchesse de Nevers et le page qui avaient trouvé des montures fraîches à l'hôtellerie du *Chêne couronné*.

Marguerite était pâle et bouleversée de la nouvelle qui venait ainsi la surprendre; elle passa donc auprès d'Hector sans s'arrêter, mais elle eut le temps de lui jeter un doux sourire et de laisser

échapper son gant parfumé qui, poussé par le vent, vint effleurer son visage et s'arrêta sur l'arçon de sa selle.

Hector se saisit du gant comme il s'était emparé du mouchoir, et mit l'éperon au flanc de sa monture, essayant de suivre la reine et le page, mais le cheval qu'il avait échangé contre le sien était rendu, et il les eut bientôt perdus de vue.

Hector arriva à Paris, la brune tombée; il connaissait de réputation une hôtellerie située sur la rive gauche de la Seine, au-dessous du bac de Nesles, et fort en vogue à cette époque, sous le nom du *Grand-Charlemagne*.

Il suivit les quais, s'orientant de son mieux ; mais quand il arriva à la hauteur du pont Saint-Michel, où il voulut franchir la Seine, la nuit était devenue si obscure, qu'il fut contraint d'arrêter son cheval sous un réverbère, et de demander son chemin.

Le passant auquel il s'adressa arrrivait à pas pressés du côté du Louvre, et accueillit assez mal sa demande,

Mais la voix du comte était polie et sympathique, et le passant leva curieusement les yeux sur lui.

Le comte avait le visage éclairé en plein par le réverbère, — et le pasant l'eut à peine regardé qu'il poussa un cri :

— Le roi de Pologne! fit-il.

— Bon! fit le comte en riant; tout le monde s'y trompe.

Le passant attacha un œil ardent sur lui.

— Sire... balbutia-t-il; est-ce vous ?

— Hé! non, mort Dieu! cria Hector impatienté.

— Étrange! c'est étrange! murmura le passant. Vous n'êtes pas Henri de Valois, mais vous lui ressemblez comme une goutte d'eau ressemble à une goutte d'eau.

— D'accord, mais m'indiquerez-vous ma route?

Au lieu de répondre, le passant prit la bride du cheval et dit au comte :

— Venez avec moi.

— Où cela ?

— Au Louvre.

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis, répondit le passant, maître Réné le Florentin, parfumeur et gantier de la reine Catherine de Médicis, et j'ai ma boutique sur le pont Saint-Michel où nous sommes à l'heure qu'il est. Venez !

## II

Le comte Hector était vivement étonné, sans doute, de cette brusque résolution prise par le Florentin de le conduire au Louvre, et un moment il fut sur le point de refuser à le suivre, mais la curiosité est un puissant aiguillon, et celle du gen-

tilhomme était piquée au plus haut degré.

Et puis, le Louvre! c'est là qu'elle était rentrée, là qu'elle était depuis une heure, là que peut-être il la reverrait, grâce à ce dieu des amants qu'on nomme le hasard!

Cette dernière réflexion eût conduit notre héros dans la lune.

Il suivit donc Réné qui, pour arriver plus vite sauta en croupe derrière lui et donna du talon dans le flanc du cheval auquel il fit prendre le trot bon gré, malgré.

Dix minutes après ils arrivaient à une poterne du Louvre gardée par un suisse.

Le Florentin se pencha à l'oreille de la sentinelle, lui murmura le mot de passe et entra, prenant Hector par la main et lui disant :

— Abandonnez votre cheval au suisse et laissez-vous conduire.

Hector était aventureux comme un jeune homme de vingt-cinq ans amoureux et brave. Le Florentin l'eût conduit à l'une de ces oubliettes célèbres, que la reine Catherine avait semées çà et là à travers les sombres et silencieux corridors du Louvre secret, qu'il eût suivi le Florentin avec une aveugle confiance.

Il avait une main dans la main de Réné, l'autre à la garde de son épée,

son guide et son glaive! Avec cela il fût allé au bout du monde pour y chercher un simple sourire de la reine de Navarre.

Réné l'entraîna dans un couloir humide, ténébreux où, tout seul, le jeune comte eût inévitablement bronché à tout pas; puis il lui fit gravir un escalier tournant et étroit, au bout duquel ils se trouvèrent dans un nouveau corridor également obscur, également nuisible et dans lequel le Florentin s'engagea sans hésitation.

— Ah! çà, murmura le comte intrigué, où diable me conduisez-vous?

— Silence, fit le parfumeur à voix basse.

Puis, s'arrêtant tout à coup, il ajouta :

— Attendez-moi là !

Et il s'échappa dans les ténèbres. Une seconde après, une porte s'ouvrit, un rayon de lumière arriva jusqu'au comte, puis la porte se referma, le rayon s'éteignit, et l'obscurité redevint complète.

Avant d'aller plus loin, disons en quelques lignes ce qui s'était passé au Louvre dans la journée.

C'est de l'histoire, et de l'histoire populaire que nous allons analyser :

Le matin de ce jour, vers neuf heures, le roi Charles IX descendit de son laboratoire de serrurerie et d'orfévrerie où il avait travaillé depuis le lever du so-

leil avec son favori le ciseleur Andréa Pisoni, et il annonça qu'il voulait chasser le jour même à Saint-Germain.

Tandis que la cour était en émoi et que messire le grand-veneur donnait ses ordres, le roi entra dans l'appartement occupé par le roi de Navarre, son beau-frère, ne l'y trouva point, mais aperçut sur un dressoir un livre de fauconnerie dont les pages étaient collées ensemble.

Le roi était un chasseur passionné, et tout ce qui touchait à la vénerie l'intéressait fort. Il ouvrit le livre avidement, et avec son doigt, qu'il mouilla à plusieurs reprises, il détacha les pages collées et les feuilleta l'une après l'autre.

Une demi-heure après on sonna le départ, le roi monta à cheval et arriva à Saint-Germain sans accident. Mais les chiens étaient à peine découplés que Sa Majesté qui avait lancé sa monture au galop, éprouva un violent mal de tête, s'arrêta et cria : « Je suis un homme mort! » On ramena en effet, Charles IX mourant au Louvre. Miron, son médecin ordinaire, fut appelé sur-le-champ, il examina la langue du roi, la trouva chargée de pustules verdâtres et lui dit : « Sire, vous êtes empoisonné! »

Le roi pâlit, puis se remit aussitôt.

— As-tu quelque espoir de me sauver?

— Aucun, dit Morin, mais vous pouvez vivre huit jours encore, et c'en est assez pour connaître et punir les régicides.

— Je les connais, murmura le roi d'un air sombre.

Puis il demanda à voir trois êtres qu'il aimait entre tous les autres : le roi de Navarre, sa sœur Marguerite et son chien Actéon.

Marguerite était partie pour Fontainebleau. Un page courut après elle.

On appela Actéon dans le Louvre entier; on ne le vit point revenir, mais on le trouva mort auprès du livre qu'il avait rongé.

Le roi prenait du contre-poison depuis son enfance ; c'était pour cela qu'il avait huit jours de sa vie devant lui, tandis que son chien était mort sur le coup.

Le roi de Navarre arriva, et pleura des larmes amères et pleines de sincérité. Sous le roitelet de vingt ans apparaissait déjà le noble et le bon Henri IV, que le peuple appela son père avant de lui décerner le surnom de grand.

— Henri, lui dit Charles IX, ma race est une race maudite qui traîne la mort après elle. Mon frère d'Anjou est roi de Pologne, et il est seul peut-être, qui compte avec l'amour et le bien du peuple. Mon frère d'Anjou ne viendra pas, mais

je ne veux pas que d'Alençon règne. Tu me succéderas.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tandis que ceci se passait dans la chambre du roi, la reine-mère et son dernier fils, le duc d'Alençon, tenaient conseil avec leur âme damnée le parfumeur Réné le Florentin.

— Le Béarnais roi ! murmurait Catherine, cela ne peut être, cela ne sera pas!

— Cela sera, répondit le duc avec un sourire infernal. Le roi est roi jusqu'à sa mort. Miron lui a donné huit jours de vie, et il n'en faut que deux pour assembler un lit de justice et faire sanction-

ner sa volonté par le Parlement et l'Université.

La reine-mère réfléchit un moment.

— Réné! dit-elle, mon fils ne peut-il être sauvé?

— Vous savez bien madame, que le poison dont il meurt est sans remède. Votre Majesté doit se souvenir de Jeanne d'Albret.

— Silence! Puisque mon fils doit mourir, il faut qu'il meure six jours plus tôt. Ce n'est qu'une affaire de temps.

La reine-mère prononça ces mots avec un accent si froid et si ferme, que tout corrompus qu'ils étaient, le duc et le parfumeur frissonnèrent.

— Maître Réné, continua la reine impassible, vous devez avoir chez vous un reste de ce poison qui était destiné au roi de Navarre, et dont la fatalité s'est servie pour frapper le roi de France ?

— Je vous comprends, madame, murmura le Florentin frémissant.

Et il sortit et courut chez lui.

Ce fut en route qu'il rencontra Hector, et illuminé soudain d'une pensée machiavélique, lui dit :

— Venez avec moi.

Réné avait donc laissé le comte Hector de Furmeyer dans l'obscur corridor que Catherine de Médicis avait fait percer tout à l'entour du Louvre dans les

maîtresses murailles du vieux palais, et il était entré seul chez la reine.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Madame, répondit Réné, il est parfaitement indifférent que le roi meure six jours plus tôt ou plus tard.

— Que voulez-vous dire, maître ?

— Que le roi de Navarre ne sera jamais roi.

— Pourquoi ?

— Parce que le roi de Pologne est ici.

La reine-mère poussa un cri de joie.

Quant au duc d'Alençon, il se mordit les lèvres avec fureur et murmura :

— Je ne serai donc jamais roi, moi

Mais, au lieu de répondre, Réné ouvrit la porte et dit à mi-voix :

— Venez !

Hector, qui attendait à la porte, accourut et entra.

A sa vue, le duc d'Alençon recula, et la reine-mère courut à lui les bras ouverts, disant :

— Mon fils !

— La reine ! murmura Hector troublé.

Puis il ajouta :

— Vous vous trompez... je ne suis pas le roi de Pologne.

La reine recula de surprise, et le duc d'Alençon, poussant un cri de joie, jeta un regard de triomphe à Réné.

— Eh bien ! fit Réné glorieux, la ressemblance n'est-elle point parfaite ?

La reine attacha son regard inquisiteur sur Hector :

— Oui, dit-elle, mais ce n'est pas mon fils.

— Je le sais bien, fit Réné ; mais qu'importe !

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, reprit le Florentin, que si vous, sa mère, vous vous êtes trompée, tout le monde, depuis le roi jusqu'au dernier des gardes, s'y trompera pareillement.

— Eh bien ?

— Eh bien ! voici le roi de Pologne

provisoire. Il fera demain, en grande pompe, son entrée dans Paris, et il tiendra la place de Henri d'Anjou jusqu'à ce que Henri d'Anjou arrive de Pologne.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux de Catherine; puis elle regarda fixement Hector :

— Monsieur, lui dit-elle, qui que vous soyez, sachez que vous tenez votre fortune dans vos mains. La laisserez-vous échapper?

Le jeune comte se souvint spontanément des dernières paroles de son père : « *Dévoûment absolu au roi de Pologne.* » Il comprit qu'il tenait dans ses mains la

couronne du duc d'Anjou, et que s'il le voulait le duc serait roi.

— J'accepte, dit-il simplement.

— Vous serez le gentilhomme le plus riche de la cour de France.

— Je ne demande et ne veux rien, madame. C'est la dette de mon père que j'acquitte. Je me nomme Hector de Furmeyer.

— Ah ! fit la reine, se frappant soudain le front, je me souviens.

Puis elle ajouta :

— Monsieur, vous allez suivre mon parfumeur, il vous conduira dans sa maison, vous y tiendra caché, et vous attendrez mes ordres chez lui.

Hector s'inclina.

— Allez ! lui dit la reine.

Réné ouvrit la porte et entraîna le comte dans le corridor par où il était venu.

Mais soudain la porte qu'il avait fermée derrière lui se rouvrit, et la reine, qui sans doute avait quelques instructions dernières à lui donner, appela :

— Réné! Réné !

— Attendez-moi, dit le parfumeur, retournant sur ses pas et laissant de nouveau le comte dans les ténèbres.

Catherine avait dit à Réné, en poussant une porte secrète devant elle et laissant le duc seul :

— Allons chez le roi ; ce jeune homme attendra bien dix minutes.

Le comte attendit en effet, et il commençait à se lasser, quand un frôlement léger de robe de soie se fit près de lui ; il sentit bruisser une haleine tiède et parfumée, une main satinée prit sa main et l'attira doucement.

— Qui est là ? demanda-t-il tout bas.

— Silence ! répondit une voix douce et sonore qui le fit tressaillir.

Hector s'abandonna sans résistance à son nouveau guide elle suivit au milieu des ténèbres, le cœur palpitant, la sueur au front, frémissant de tous ses membres et aspirant avec une âcre volupté cette haleine

mystérieuse qui effleurait ses cheveux.

Au bout de quelques pas il rencontra une porte, puis deux marches, et la voix de son guide inconnu lui dit :

— Montez !

Il monta, une seconde porte s'ouvrit, et il se trouva dans une petite chambre, sorte d'oratoire et de boudoir en même temps, qu'éclairait faiblement la clarté mate d'une lampe couverte.

Le comte leva les yeux et reconnut... la reine de Navarre...

Sa bouche s'entr'ouvrit et un cri allait s'en échapper. Marguerite posa sa jolie main sur sa bouche, étouffa le cri, puis entraîna le jeune homme sur un siége

adossé au mur, et lui dit tout bas :

— J'ai tout entendu... vous ne ferez pas ce que vous avez promis...

— Pourquoi? demanda Hector qui croyait rêver.

— Parce qu'au lieu de sauver mon frère...

Marguerite s'arrêta frémissante.

— Eh bien?

— Eh bien! vous le tueriez.

Hector fit un mouvement de surprise.

— Chut! dit Marguerite, écoutez et voyez!

Elle fit jouer un panneau de la boiserie, à l'aide d'un bouton qu'elle pressa doucement, le panneau glissa et laissa un trou imperceptible à découvert.

— Regardez ! dit-elle.

Hector colla son œil au judas microscopique, y reconnut la pièce qu'il venait de quitter. La reine et le Florentin n'y étaient plus, mais, à leur place, un homme vêtu simplement, au regard terne, au front bas et déprimé, était assis en face du duc d'Alençon.

— Olivry, disait le duc à son capitaine des gardes, je crois enfin que l'enfer est pour moi. Je serai roi.

— Que dites-vous, monseigneur ?

— Il y a, reprit le duc, à l'heure où je te parle, deux hommes qui se ressemblent à s'y méprendre : l'un est simple gentilhomme, l'autre roi de Pologne.

— Eh bien! monseigneur?

— De ces deux hommes, l'un n'existera plus dans huit jours...

— Lequel est-ce, monseigneur?

— Le roi de Pologne.

Olivry frissonna.

— L'autre, reprit le duc, sera pendu haut et court dans un mois.

— Monseigneur, dit humblement Olivry, je ne vous comprends plus.

— Mon maître, continua le prince avec son mauvais sourire, après le roi de Pologne, c'est moi qui suis roi. Le roi de Pologne est loin, moi je suis près. Si le roi de Pologne était ici demain, il régnerait. Demain un autre jouera son rôle,

attendant comme ma mère que le vrai roi, arrive mais le vrai roi n'arrivera point.

— Comment cela ?

— Tu vas le savoir. Il y a un an que le poignard de l'assassinat est levé sur la poitrine du roi de Pologne.

— Quel bras tient ce poignard ?

— Les tribunaux secrets de l'Allemagne protestante.

— Dans quel but ?

— Dans le but d'assurer la couronne de France à Henri de Navarre.

— Qui retient ce poignard ?

— Moi ! je n'ai qu'à dire un mot, il entrera jusqu'à la garde ; car après le roi de Pologne, il y a le duc d'Alençon, le

frère du roi Charles IX, qui deviendra roi à son tour, et avant Henri de Navarre. Or, écoute-moi bien, Olivry, si je rends aux protestants de France ce que leur a retiré Charles IX, ce que leur a promis Henri de Navarre, ils frapperont le roi de Pologne pour me faire roi. Ils n'attendent qu'un mot... ce mot, je vais le dire! Tu vas monter à cheval...

— Oui, monseigneur.

— Tu te rendras à Varsovie.

— Oui, monseigneur.

— Tu iras chez la maîtresse du roi, la belle marquise d'Aurevilley, et tu lui diras ce mot-ci : *L'heure du Roi de Trèfle est venue!*

Olivry se leva, boucla son ceinturon, et dit au duc :

— Est-ce tout ?

— Tout. Le reste ne te regarde pas. Tu peux partir.

— A l'instant, monseigneur.

Et le comte d'Olivry, l'âme damnée du duc d'Alençon sortit.

Demeuré seul, le duc s'écria :

— Ah ! madame ma mère, ah ! mon frère de Pologne, ah ! mon cousin de Navarre, vous avez tous entravé ma route, et vous ne voulez point que je sois roi !... Je le serai !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le comte Hector abandonna le judas

et se retourna vers Marguerite, qui, pâle, émue, les cheveux hérissés, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation du duc et de son favori.

— Vous le voyez ! lui dit-elle vivement, si vous restez, mon frère est perdu !

— Votre frère vivra et sera roi, madame, répondit le comte en faisant un pas vers elle et rejetant fièrement la tête en arrière. J'arriverai en Pologne avant ce misérable, — s'il le faut...

— Eh bien ? fit Marguerite frissonnante.

— Ma poitrine sera le fourreau du poignard.

— Oh ! fit Marguerite avec effroi et

prenant dans ses mains les mains du comte : je ne veux pas ! je ne veux pas !

Le comte la regarda : elle était belle et suppliante et elle l'inondait des rayons de son œil noir et des enivrements de son sourire.

— Mon Dieu ! murmura-t-il bien bas, — si bas qu'une oreille de femme le pouvait seul entendre, — pourquoi donc êtes-vous reine ?

— Enfant ! fit-elle d'une voix émue, pauvre enfant !

Elle prit son front dans ses mains, y déposa un baiser, et répondit aussi bas qu'il avait parlé tout à l'heure :

— Les reines sont femmes !... partez.

III

Hector frisonna au contact des lèvres humides de la reine et redressa soudain la tête avec fierté.

Ce baiser l'avait rendu fort et grand et il se sentait capable des actions les

plus héroïques et sûr de triompher de tous les obstacles.

Sans ajouter un mot, Marguerite le prit par la main et le fit sortir de l'appartement où elle l'avait d'abord introduit, puis elle le conduisit de nouveau à travers cet obscur dédale de corridors, et dans une direction opposée à celle qu'il avait suivie avec Réné le Florentin.

Les deux jeunes gens, — nous pouvons les nommer ainsi, car ils étaient jeunes et beaux tou s deux, — les deux jeunes gens, disons-nous, marchaient silencieux ; mais leurs mains se touchaient et tressaillaient l'une et l'autre à cette pression légère qui était entre eux

comme fit le conducteur d'un muet langage; leurs haleines se croisaient parfois, et, à leur souffle, ils frémissaient tous deux avec une âcre volupté; parfois une boucle de cheveux de Marguerite effleurait le front d'Hector; Hector tressaillait et baisait cette boucle avec la spontanéité furtive d'un adroit voleur. Parfois encore un bruit inattendu de pas ou de voix résonnait dans les profondeurs du vieux palais, ainsi que deux mouettes se serrent l'une contre l'autre dans leur nid de rocher, au premier rugissement, au premier éclair de la foudre.

Les dix minutes qu'ils mirent à par-

courir les corridors et l'escalier tournant qui conduisait à une poterne du bord de l'eau furent pour eux un siècle de fièvre voluptueuse, un rêve de cent ans qui dura dix minutes et qui noua leurs deux âmes en une seule, comme les fils du nœud gordien.

Tout à coup, à l'air alourdi des couloirs étroits du Louvre et de ses escaliers en coquille, succéda un air imprégné des humides arômes de la rivière, un rayon blafard envahit soudain les ténèbres, et ils se trouvèrent à une porte fermée au verrou et communiquant en dessous du parapet avec la berge de la Seine par un

jour de souffrance soigneusement grillé d'épais barreaux.

— Les rois de nos pères se verrouillaient assez confortablement.

Mais cet obstacle n'arrêta point Marguerite. Elle tira une petite clé de son sein et ouvrit la porte, qui tourna sur ses gonds sans le moindre bruit.

Catherine de Médicis, qui avait souvent besoin de ces issues mystérieuses, en faisait souvent graisser les ferrures avec un soin extrême.

— Tenez, dit alors Marguerite, rompant enfin le silence, vous voilà hors du Louvre. Vous allez remonter sur le parapet et vous suivrez le fleuve, en amont,

jusqu'à la porte Bourdelle. Là vous montrerez l'anneau que je vous ai remis aujourd'hui à Villeneuve-Saint-Georges, au capitaine des francs-archers qui veille à la garde de cette porte, et vous lui demanderez un cheval en mon nom.

Hector s'inclina.

— Maintenant, poursuivit Marguerite, voilà une bourse pleine d'or pour subvenir aux frais de la route...

Et elle lui tendit une bourse; mais il la repoussa.

— J'ai assez d'or, fit-il avec fierté, pour arriver auprès du roi. Madame, soyez généreuse encore et laissez-moi

accomplir, pour l'amour de vous, les actions que je vais faire.

Un voile d'émotion passa sur le front de Marguerite :

— Vous êtes un noble jeune homme, lui dit-elle.

Puis elle lui prit la main et ajouta :

— Dans le siècle où nous sommes, un prestige puissant environne la royauté, et l'on regarde communément un front couronné comme étant au-dessus des autres fronts. Hélas ! nous avons, nous qui portons un diadème, nos faiblesses et nos misères humaines ; mais s'il est vrai que l'amour d'une reine peut faire tressaillir d'orgueil un simple gentilhomme

et le conduire à de grandes et nobles choses...

Marguerite s'arrêta émue :

— Eh bien? fit Hector frissonnant.

— Mettez-vous à genoux, fit-elle, et dites-moi votre nom de baptême.

Hector s'agenouilla.

— Je m'appelle Hector, murmura-t-il tout tremblant.

La reine appuya de nouveau ses lèvres sur le front du jeune homme, et lui dit, avec cette voix émue et mélancolique qu'elle avait en certains moments solennels :

— Hector... je vous aime... partez!

Hector prit à son tour la tête de Mar-

guerite dans ses mains, y imprima ses lèvres ardentes, et s'enfuit en disant avec un chevaleresque orgueil :

— Je suis fort maintenant, et je puis conquérir le monde!

C'était une triste résidence pour un prince né au Louvre, que le palais et la ville de Varsovie.

La neige en couvrait les toits et les rues une partie de l'année ; le soleil ne s'y montrait qu'à de fabuleux intervalles et toujours enveloppé d'un manteau de brumes peu réjouissantes pour un roi qui avait toujours froid ; le sapin lugubre et le genevrier remplaçaient dans les bois environnants les marronniers aux

verts panaches, et les grands chênes séculaires qui avaient, à Fontainebleau et à Saint-Germain, abrité le jeune duc d'Anjou, par une chaude journée de chasse. Et quel monde autour de lui, seigneur Dieu !

Des Polonais un peu plus raides de tournure que la fraise empesée qu'ils portaient au col, des Hongrois qui fumaient une affreuse plante noire dans un tube d'ambre jaune, des Cosaques qui pommadaient leur barbe olivâtre avec de la graisse d'élan... Des pages au nez camard, qui n'aimaient pas les chiens, et des grands seigneurs bardés de cordons bleus, jaunes ou rouges, qui traitaient

leurs femmes commes les pages traitaient leurs chiens. Telle était la cour du roi de Pologne ! de ce prince poli, affable, au langage savant et fleuri, au geste noble et simple, à la démarche hautaine, au bon sourire plein de finesse et de douce raillerie ; — de ce prince aimé des femmes, un peu femme lui-même, qui avait pris un bain de lait parfumé le matin du jour où il écrasa les calvinistes à Jarnac, et qui mettait la nuit des gants oints de crême sur ses moins aristocratiques pour en conserver la blanche mate et la pureté de forme. — Ces mêmes mains qui avaient, en Europe, la réputation d'habiles à l'escrime entre toutes,

et qui donnaient au fleuret une vie et une intelligence réelles.

Et puis au milieu de ces gentils-hommes peu divertissants déjà qui composaient sa cour, il y en avait de moins divertissants encore, pour ne pas dire de plus ennuyeux. Ceux-là étaient des espèces de puritains qui parlaient sans trève de la vieille Pologne, de la Pologne d'autrefois, laquelle était gouvernée par des hommes graves et non des freluquets de France qui mettaient des huiles odorantes dans leurs cheveux et portaient des habits de soie.

Henri de Valois avait emmené avec lui en Pologne trois ou quatre seigneurs

de la cour de France, qui d'abord s'étaient amusé avec lui des ridicules du peuple slave, puis s'étaient ennuyés de bon cœur, ensuite de mauvaise grâce, et avaient fini par déguerpir et reprendre la route de France.

Il n'était plus resté que trois êtres non polonais auprès du roi : la marquise d'Aurevilley, sa maîtresse ; Nisus, son lévrier, le même que Charles IX avait donné à Ronsard et que Ronsard avait échangé contre une maîtresse avec Henri de Valois, et son bouffon.

Ce bouffon n'était point celui dont Pierre de l'Estoile nous a fait un portrait charmant et Alexandre Dumas un type

d'esprit incarné, sous le nom de Chicot : ce bouffon était un petit homme un peu bossu, un peu déjeté, d'humeur assez morose et ne méritant pas trop son surnom professionnel. Il se nommait Phénix, ce qui n'était pas une légère antithèse pour ceux qui voyaient le personnage ; il avait quarante-cinq ans, des dents jaunes, un nez camard et des yeux vérons, ce qui constituait une assez belle laideur.

Avant d'être le fou du roi, il avait été colporteur ambulant de mystères et de jeux de cartes, Henri de Valois l'avait trouvé aux portes de Nancy, disant la bonne aventure, et il avait été séduit

par une assez belle grimace que faisait le bonhomme .

Se retournant alors vers ceux qui le suivraient, il avait dit :

— Nous sommes cinq, ce ne serait point trop d'être six du pays de France pour aller risquer l'onglée en Pologne.

Et il avait emmené maître Phénix en lui décernant le titre de bouffon.

Le roi s'amusa bien quelques jours de la grimace de son fou, mais hélas ! comme cette grimace était toujours la même, il finit par s'en lasser et en demanda une autre. Phénix n'en savait point d'autre.

Le roi demanda des lazzis, des répar-

ties piquantes, de fines saillies, toutes choses qui composaient d'ordinaire le bagage des fous royaux : Phénix lui chanta deux couplets de Clément Marot et lui récita une scène du *Mystère de la Passion.*

— Ce drôle-là, pensa le roi, est bête comme plusieurs Polonais, et j'ai bonne envie de le renvoyer.

Mais Phénix, qui tenait à ses honoraires, supplia et versa de grosses larmes : ce que voyant, le roi lui dit :

— Je te garde. A une condition, cependant : tu ne parleras jamais devant moi, et quand il te prendra fantaisie de

rire, tu iras te cacher dans quelque coin pour que je ne te voie pas.

Phénix observa scrupuleusement le traité du roi et passa sa vie couché auprès du roi, sur les coussins que Nisus trouvait fanés ou trop durs pour ses reins aristocratiques.

Ce fut en Pologne que se manifestèrent pour la première fois les désolants symptômes de cet ennui chronique qui suivit Henri III sur le trône de France et fut son éternel compagnon durant sa vie entière. Le roi aimait la chasse, il chassa six mois avec un certain plaisir. Le septième, il ne chassa que par habitude et le huitième, il y renonça sous

prétexte que les chiens étaient médiocres et les piqueurs ignorants.

Le hasard lui fournit pendant deux autres mois une nouvelle distraction.

Le roi était, sans conteste, le premier fleuret de l'Europe, et il en était réduit à ne plus tirer, ne trouvant pas un seul adversaire convenable.

Un matin, il eut la fantaisie d'entrer dans la salle d'escrime de ses pages.

La plupart tiraient assez mal; en revanche, il y en avait un, maigre, fluet, petit, chétif en apparence, qui faisait merveille et boutonnait à tous coups son prévôt.

Le roi poussa un cri de joie et arracha

le fleuret des mains du prévôt, puis il se mit en garde sur le page et lui dit :

— C'est moi qui te donnerai des leçons dorénavant.

Pendant deux mois et plusieurs heures par jour, le roi se plut à initier le jeune page aux mystères les plus subtils de la noble science, et il arriva à le rendre presque aussi fort que lui.

Quand le page avait le bonheur de toucher le roi, le roi s'extasiait et se trouvait de bonne humeur le reste de la journée.

Malheureusement, un beau jour, un fleuret lui cassa dans la main et le tronçon,

brisant les résaux du masque, alla crever l'œil droit du page.

Le roi, inconsolable d'un tel accident, jeta loin de lui le fleuret brisé et jura qu'il ne ferait d'armes de longtemps.

Restait une dernière distraction au pauvre monarque : sa maîtresse, la belle marquise d'Aurevilley. Cette distraction s'amoindrit et finit par s'évanouir comme les autres. Un jour, le roi s'aperçut que la marquise le trompait pour un gentilhomme slave haut de six pieds, qui portait une moustache blonde et un pourpoint invariablement couleur orange.

C'était le pourpoint qui avait séduit la marquise.

Le roi pouvait tirer une vengeance éclatante des deux coupables, et un moment il y pensa ; mais il réfléchit que la marquise d'Aurevilley était la seule personne qui fût de sa force aux échecs et qui parlât le français purement. Le pauvre roi tenait à sa partie d'échecs, et plus encore aux vers de son ami Ronsard et de feu maître Clément Marot, que la marquise avait coutume de lire chaque soir.

Ces deux motifs donnèrent au roi le bon sens d'être un homme d'esprit. Il fit le gentilhomme colonel, lui donna une mission diplomatique, ferma les yeux... et continua à jouer aux échecs et à écouter les vers de Ronsard.

Seulement l'illusion était partie, emportant l'amour sur son aile rose. Alors l'ennui arriva, profond, tenace, enraciné; il établit ses quartiers d'hiver dans ce que Henri appelait sa royale bicoque, il dormit sur son chevet, but et mangea à sa table, le suivit à la chasse et conseilla sa partie d'échecs. L'amour-propre d'auteur du sire de Ronsard aurait eu fort à s'en plaindre si Ronsard eût été en Pologne.

Les heures, les jours, les mois s'écoulaient avec une majestueuse et désespérante lenteur; le roi s'ennuyait toujours et tous les jours davantage. Un matin on lui apprit que le tribunal des francs-

juges d'Allemagne daignait s'occuper de lui et blâmait les actes de son gouvernement. Il en éprouva un plaisir sensible et pensa qu'on allait sans doute lui donner quelque occupation.

La déception devait être navrante. Après lui avoir donné un premier avertissement les francs-juges déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre et le laissèrent tranquille.

Le roi fut désespéré et commença à trouver que le métier de roi était le plus ennuyeux de la terre. Un soir il poussa du pied avec humeur son fou Phénix qui sommeillait sur son tapis.

— Tu es ma foi bien heureux, lui dit-il.

— Pas autant que le suppose Votre Majesté, répondit le fou en grognant comme un chien à qui on arrache un os.

— Comment cela ?

— Vous me rudoyez.

— Eh, morbleu ! s'écria Henri de Valois impatienté, c'est bien à cause de cela que tu es heureux. Je ne trouve, moi, personne qui ose le faire.

— En ce cas, répondit le fou, si Votre Majesté veut prendre ma place une heure et me céder la sienne, je la rosserai tant qu'elle le voudra.

Le roi sourit :

— C'est la première chose qui ne soit pas absolument stupide que j'entende

sortir de ta bouche, mais à tout prendre, il faut respecter l'oint du Seigneur : tu ne me rosseras pas... aujourd'hui du moins.

Comme le roi achevait, une porte s'ouvrit, et un gentilhomme, vêtu de noir, parut sur le seuil.

— Cordieu ! s'écria le roi reculant soudain stupéfait, qu'est-ce que cette glace qui vient à moi reflétant mon visage ?

Le gentilhomme fit un pas, puis deux, et le roi reconnaissant qu'il n'avait point affaire à une glace, mais, à un homme, poussa un cri d'étonnement, et regarda, effaré, son étrange visiteur.

— Morbleu ! murmura-t-il, rappelant

soudain un souvenir presque effacé, il n'y a qu'un seul homme ou le diable qui me puisse ressembler ainsi.

— Quel est cet homme, sire? demanda le gentilhomme d'une voix respectueuse et ferme en même temps.

— Le fils d'un homme que j'ai aimé comme mon père, et qui se nommait le comte de Furmeyer.

— Ce fils, c'est moi, sire.

Henri de Valois était expansif et bon dans sa jeunesse, ou plutôt dans cette première partie de sa vie qui précéda son avénement au trône de France. En entendant prononcer le nom d'un homme qu'il avait beaucoup aimé, il ne put réprimer

un cri de joie et se précipita dans les bras du comte Hector.

— Et ton père ? demanda-t-il, tutoyant soudain ce jeune homme qui était presque son frère.

— Mon père est mort il y a trois semaine sire, en me parlant de vous.

Henri de Valois passa la main sur ses yeux et une larme en jaillit.

— Ce n'est point l'heure de pleurer, sire, fit aussitôt le comte Hector, c'est l'heure d'agir.

— Que veux-tu dire ?

— Échangeriez-vous votre couronne de Pologne contre la couronne de France?

— Contre une simple abbaye! s'écria le roi.

— Eh bien! sire, il faut partir.

— Partir! mais le roi, mon frère Charles?

— Votre frère se meurt, sire.

Le roi tressaillit.

— De quelle mort? demanda-t-il.

— Du poison, dit-on, murmura le comte sourdement.

Le roi recula d'un pas.

— Cette fois, dit-il, comment le lui a-t-on donné? Jeanne d'Albret a mis des gants qui l'ont tuée; mon frère François a soufflé trop fort dans une trompe de

chasse, et il est mort... Comment mon frère Charles a-t-il été empoisonné ?

— Avec un livre de fauconnerie, sire

Le roi rugit :

— Tu as raison, dit-il, ce n'ést point l'heure de pleurer. C'est l'heure d'agir et de venger ceux qui meurent si mal. Il y a un homme et une femme dans la famille qui ont pris à tâche de déshonorer le noble nom de Valois, — cette homme et cette femme n'iront pas plus loin, car le roi mort, — je suis le roi !

— Eh bien, sire, partez, alors ; partez à l'instant, car dans une heure il serait trop tard.

— Trop tard ?

— Oui, sire. Les Polonais sauront dans quelques heures que le roi de France se meurt, que leur roi à eux les abandonne, et comme cet abandon est une insulte, ils le tueront.

— Tu railles !... fit Henri avec hauteur.

— Je ne raille point, sire. Si vous tardez, vous êtes perdu ! Il y a en Pologne des protestants qui appellent les protants de France leurs frères, et qui veillent sur leurs frères et leurs intérêts. Ceux-là préféreront vous tuer que vous voir monter sur le trône de France, car ils ne vous ont pardonné ni Jarnac, ni Moncontour.

— Mais c'est une fuite ?

— Une fuite qui donne un trône ! sire.

— Que dira l'Europe ?

— L'Europe s'inclinera frémissante et battra des mains. La fuite est parfois héroïque.

— Mais comment fuir ? sans escorte ? sans personne ?

— Je vous ai préparé des chevaux sur toute la route, et votre fou vous accompagnera.

— Et toi ?

— Moi, sire, je tiendrai votre place deux jours. Je vous ressemble assez pour que tous s'y trompent. Votre sœur elle-même, votre sœur qui m'envoie vers vous, s'y est trompeé.

— Mais, fit le roi inquiet, quand ils s'apercevront que tu n'es point le roi, ils te tueront !

— Dieu qui commande aux rois et aux hommes me gardera, sire.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux de Henri de Valois.

— Tu es le fils de ton père ! dit-il.

— J'essayerai, sire.

Une horloge voisine, une des premières qui eussent été frabriquées, sonna dix heures :

— Partez ! sire, partez, cria vivement Hector, il faut qu'au point du jour vous ayez fait trente lieues.

Le roi réveilla son fou qui s'était endormi.

— Mon manteau, demanda-t-il.

Le roi se revêtit d'un manteau sombre, prit un chapeau sans plume qu'il enfonça

sur ses yeux et tendit la main à Hector :

— Je t'attends au Louvre, dit-il.

— Dieu m'y conduise, sire, Adieu.

Le roi fit un pas vers le seuil, puis se retourna :

— La marquise m'attendait ce soir, fit-il.

— J'irai faire sa partie d'échecs, sire.

## IV

Le roi sortit du palais par une petite porte qui donnait sur un parc immense, et, suivi de son fou qui grommelait toujours, il atteignit une rue déserte où deux

chevaux tout sellés attendaient aux mains d'un palefrenier inconnu.

Le comte Hector, placé à une fenêtre du palais, vit les deux fugitifs traverser le parc, puis il entendit résonner la terre durcie par le froid sous le sabot des chevaux ; et, quand leur piétinement se fut éteint dans l'éloignement, il quitta l'embrasure de la croisée et se retourna : un seul être vivant était avec lui dans la salle, — c'était Nisus sommeillant sur son coussin.

— Nisus ! fit-il à mi-voix.

Le chien ouvrit les yeux, regarda le comte, le prit pour son maître et vint se dresser devant lui et mettre ses grandes pattes sur ses épaules.

— Puisque le chien s'y trompe, pensa le comte, la maîtresse s'y trompera pareillement.

Et il s'assit dans un grand fauteuil à clous d'or, et murmura tristement :

— Marguerite, vous avez eu tort de me dire que vous m'aimiez, car je crains fort de ne plus vous revoir... Votre frère est sauvé, moi je suis perdu... Quelque

diligence que j'aie faite, j'ai perdu trois heures sur le messager de mort, et le poignard qui menaçait le roi de Pologne m'atteindra... Je ne crains point la mort, cependant, mais mourir loin de vous, sans un regard, sans un mot d'adieu... c'est cruel !

Le comte posa sa main sur son front :

— Mon père avait raison, murmura-t-il : La Providence avait jeté les yeux sur moi pour rendre un grand service à la monarchie. Je ne ferai point défaut à la monarchie. Vive le roi !

Hector s'approcha d'une table sur laquelle reposait un timbre d'argent et une baguette d'ébène. Il frappa le timbre avec la baguette, et à ce bruit les portes s'ouvrirent et les gentilshommes ordinaires du roi entrèrent le chapeau à la main.

— Messieurs, dit le comte, demandez ma litière ; je vais chez la marquise d'Aurevilley, et vous m'accompagnerez ce soir.

— Oui, sire, répondirent les gentilshommes croyant parler au

Le faux roi monta en litière, et partit

escorté de huit gentilshommes polonais.

A cette heure avancée déjà, les rues de Varsovie étaient presque désertes ; çà et là quelques rares passants, soigneusement encapuchonnés, en troublaient seuls la silencieuse solitude.

La litière du roi arriva à travers ces rues jusqu'à la porte de l'hôtel habité par la marquise d'Aurevilley, et que Henri de Valois lui avait fait construire sur les bords du fleuve.

Au moment où la litière s'arrêtait, un homme, enveloppé dans un grand man-

teau qui lui cachait la moitié du visage, un homme, disons-nous sortait précipitamment de l'hôtel et se glissait dans la rue avec la furtive légèreté d'un fantôme.

— Messieurs, dit soudain le comte Hector à ses gentilhommes, j'étouffe et crains de me trouver incommodé si j'entre aussitôt dans le boudoir, que, malgré mes prières la marquise à la fureur de parfumer de toutes sortes d'odeurs d'Orient : précédez-moi chez elle, je vais me promener dix minutes sur la berge de la Vistule.

Les gentilshommes étaient habitués aux boutades fantasque du roi, ils s'inclinèrent sans répondre et obéirent.

Un page resta seul près du faux roi.

Celui-ci fit un signe au page de le suivre, et, au lieu de descendre sur la berge, se mit incontinent à la poursuite de l'homme qui s'enfuyait en rasant les murs.

Comme lui, le page et le comte Hector assourdirent le bruit de leurs pas et se dissimulèrent de leur mieux dans l'ombre des maisons.

Quand il eut couru quelques minutes, l'homme au manteau jugea sans doute inutile de prolonger cette allure précipitée, et il ralentit sa marche. Le faux roi et son page en firent autant, mais sans le perdre de vue. Enfin l'homme au manteau s'arrêta devant une maison d'assez chétive apparence où brillait une lumière blafarde et sur la porte de laquelle pendait la traditionnelle branche de houx qui, en tout pays, et de toute éternité, désigne une auberge.

Celle-là était des plus humbles, et l'homme qui y était descendu devait être

bien pauvre ou avoir de bonnes raisons pour affecter une pareille simplicité.

L'homme au manteau frappa à la vitre de la croisée, la porte s'ouvrit et il entra.

Le comte Hector, au contraire, s'arrêta à la vitre et plongea un regard investigateur dans la salle enfumée de l'hôtellerie où l'inconnu se débarraissait de son manteau, tandis qu'une vieille femme, l'unique propriétaire de l'humbe cabaret, lui servait un maigre repas.

C'était un homme dans la force de l'âge,

à l'œil fauve, au front déprimé et fuyant, aux épaules athlétiques, et qui portait assez gaillardement son épée au côté.

— Est-ce lui ? se demanda Hector hésitant.

La voix de l'inconnu coupa court à cette hésitation.

—La vieille, dit-il à l'hôtelière en jetant sur la table une pièce d'or, donnez de l'avoine et du son à mon cheval : je veux partir au plus vite.

Le comte reconnut cette voix pour

l'avoir entendue à travers les cloisons du Louvre, et se tournant vers le page, auquel il mit un pistolet dans la main :

— Si cet homme-là, que tu vois à travers les vitres, essaie de sortir, dit-il, tu le tueras.

— Oui, sire, répondit le page.

Le comte alla à la porte et frappa.

L'homme se leva, effaré, et mit la main sur son épée, tandis que la vieille, tremblante, allait ouvrir.

Le comte entra, et, à sa vue, le gentil-

homme — car c'en était un — tressaillit et recula.

— Bonjour, monsieur d'Olivry, dit le comte froidement.

— Le roi ! murmura Olivry stupéfait.

— Moi-même. Asseyez-vous, monsieur.

Olivry s'assit sans mot dire.

— Me ferez-vous, continua le faux roi avec un accent glacé, me ferez-vous la grâce de m'apprendre par quel heureux

hasard vous vous trouvez dans mes États ?

— Mais sire, balbutia Olivry, je viens vous voir...

— Ce qui fait, maître fourbe, que vous descendez ici et non chez moi. Pensez-vous que les Valois aient cessé d'être noblement hospitaliers ?

Olivry pâlit et balbutia.

— Vous êtes venu, continua le comte Hector, aiguiser le poignard qui doit

m'assassiner, aux mains de mon frère d'Alençon.

Olivry poussa un cri d'étonnement, et pensant bien qu'il n'avait pas de quartier à attendre, il saisit son épée et sauta en arrière.

## V

Le comte haussa les épaules, tira un pistolet de dessous son manteau, et ajustant le messager du duc d'Alençon :

— Jetez votre épée, lui dit-il.

Olivry jeta son épée et demanda grâce.

— Vous voyez, continua Hector, que je suis assez bien instruit, mon maître. J'ai en outre votre vie au bout de ce pistolet, et j'ai le droit de me faire justice, car je suis le roi !

Olivry frissonna et se jeta à genoux.

— Misérable, poursuivit le comte, tu vas me faire des aveux complets et me raconter mot pour mot ton entretien avec la marquise. Si tu mens, je le verrai ; car un traître tel que toi pâlit en face de la mort et se trouble aux cris de sa conscience, et si je le vois, je te casse la tête.

— Me ferez-vous grâce, si je dis tout? demanda Olivry frisonnant.

— Oui. Parle.

— Sire, reprit Olivry d'une voix tremblante, le duc d'Alençon m'a envoyé à la marquise avec ces mots pour message :

« L'heure du Roi de Trèfle est venue! »

— Je le sais. Après?

— Le duc veut dire, par ces paroles, qu'il consent à ratifier les conditions posées par les protestants de France.

— Très bien! Ensuite?

— Ensuite, sire, ces conditions acceptées, il faut que le duc d'Alençon soit roi... et pour qu'il le soit...

— Il faut que je meure, n'est-ce pas?

– Oui ! sire.

— Et je mourrai ?

— Si vous allez chez la marquise ce soir, si vous obéissez aux ordres des francs-juges.

— Et si je n'obéis pas?

Olivry parut réfléchir.

— Sire, dit-il enfin, avec un bon che-

val qui fera dix lieues en une heure et demie, un autre cheval à cette distance et un prompt départ, vous pouvez échapper au sort qui vous menace.

— Tu crois, maître ?

Olivry hésita.

— Maître, continua le faux roi, le gouvernement d'une province et le grade de chevalier du Saint-Esprit te conviendraient-ils ?

Un éclair passa dans les yeux du messager de mort :

— Je réponds du salut de Votre Majesté! s'écria-t-il; j'en réponds, si elle veut partir à l'instant.

Hector secoua la tête avec un pâle sourire :

— Nous verrons, dit-il.

Puis il regarda Olivry en face, le transperçant de son œil d'aigle, et il continua :

— Quel intérêt la marquise, qui est ma maîtresse, a-t-elle à ma mort?

— Le duc, devenu roi, la marquise sera duchesse, et sa maîtresse en titre.

— Ah!

Et le comte se prit à rêver.

— Qu'a-t-elle dit, poursuivit-il, quand tu as lui dit que l'*heure du Roi de Trèfle* était venue?

— Elle s'est écriée : *Enfin!* Et puis elle a ajouté : Ce soir nous ne jouerons pas aux échecs, mais aux cartes... et le jeu du roi aura nombreuse galerie.

— C'est ce que nous verrons bien, dit le comte.

Olivry tressaillit :

— Vous n'irez pas, sire, dit-il inquiet.

— J'irai, mon maître.

— Mais c'est la mort !

— Si je n'y vais pas, c'est la honte. Il faut que l'honneur du roi de France soit sauf !

— Si vous y allez, sire, Henri de Valois ne sera jamais roi de France.

— Il le sera à son arrivée au Louvre ; — et il y arrivera, car il est en route depuis deux heures.

Olivry recula stupéfait.

— Toi aussi, s'écria le comte avec un strident éclat de rire, toi aussi, tu t'yes trompé! Il faut bien que le ciel soit avec nous, puisqu'il m'a donné pareille ressemblance !

— Vous n'êtes donc pas le roi ?

— Je suis celui qui doit jouer son rôle et qui le jouera royalement.

— Mais je vous ai laissé au Louvre ?

— J'ai couru après toi, mon maître, et si je n'ai pu t'atteindre, c'est que j'étais trop pauvre pour acheter d'assez bons

chevaux. Je suis arrivé à temps, cependant, car le roi est sauvé.

— Et vous, fit Olivry, retrouvant son audace et reprenant son épée, vous êtes perdu !

— Tarare ! ricana le comte, si tu ne jettes ton épée à l'instant, si tu fais un pas, aussi vrai que je suis gentilhomme et que tu n'es qu'un chien, je te tue !

Et le comte ajusta de nouveau Olivry.

L'épée échappa des mains du capitaine des gardes.

— Je suis donc un homme à jamais perdu! murmura-t-il.

— Non, dit le comte, je t'ai fait grâce, tu seras grâcié.

— Vous n'êtes point le roi, vous?

— Oui, mais le roi est parti sans rien savoir.

Olivry respira.

— Merci, murmura-t-il.

— Maintenant, continua Hector, comme je me défie de toi, tu vas rester ici sous bonne garde. Il ne faut pas qu'on

coure après Henri de Valois. Rends-moi ton épée.

Hector prit l'épée et la brisa sur son genou, puis il appela le page.

Le page parut, le pistolet à la main.

— Qui suis-je ? demanda Hector.

— Le roi, répondit le page étonné de la question.

— Tu vois bien cet homme?

— Oui, fit le page d'un signe.

— Eh bien ! cet homme est fou, et il

prétend que je ne suis pas le roi, mais simplement un homme qui lui ressemble.

Le page haussa les épaules.

— Tu vas, poursuivit Hector, veiller sur cet homme et le garder ici, le pistolet au poing, jusqu'à mon retour. Si demain, à midi, je n'ai point reparu, tu le laisseras aller. S'il veut s'échapper auparavant, tu le tueras !

Et le comte regarda Olivry ; mais Olivry n'avait plus ni terreur ni haine sur le

visage. Cette nature mauvaise et corrompue se sentait prise d'un sentiment d'admiration pour le sublime dévoûment du comte.

— N'y allez pas! dit-il, voyant Hector bloucler son ceinturon et reprendre son manteau; n'y allez pas!

— L'honneur du roi! répondit Hector, il faut que l'honneur du roi demeure sauf!

Et il sortit, et se dirigea à grands pas

vers l'hôtel de la marquise, murmurant :

— Le sacrifice de ma vie est fait; mais Marguerite!... ne plus la revoir!

## VI

La marquise d'Aurevilley était une femme de trente-deux ans environ, petite brune, l'œil noir et la peau bistrée légèrement comme des Italiennes ou les femmes du midi de la France.

Elle attendait le roi, demi couchée sur un tapis d'Orient, buvant du café, cette liqueur nouvelle, et caressant de ses belles mains le cou musculeux et lustré d'un lévrier noir issu de Nisus.

Autour d'elle se tenaient, muets, compassés et graves, quatre ou cinq gentilshommes qui caressaient leur fraise pour tuer le temps, et regardaient la marquise avec un œil jaloux qui semblait dire :

— Le roi est bien heureux !

Une table supportant un échiquier et

un jeu de cartes était dressée dans le salon, et près de cette table, sur un guéridon, étaient étalés les sorbets et les confitures sèches, le drageoir et les pralines qu'affectionnait Henri de Valois.

Le front de la marquise était mystérieux outre mesure, ses lèvres serrées semblaient comprimer un secret à grand'peine, et quand elle leva les yeux sur ses quatre adorateurs, ils tressaillirent tous quatre.

— Comte Jablonowski, dit-elle à l'un, croyez-vous que les protestants de France auraient un bien grand intérêt au règne du roi de Navarre?

Le comte Jablonowski attacha un regard ardent et profond sur la marquise :

— Oui, dit-il.

— Et à celui du roi de Pologne?

— Non, fit le comte, dont l'œil s'alluma de colère.

— Et à celui du duc d'Alençon?

— Peut-être... s'il ratifiait nos propositions.

— Ah! fit insoucieusement la marquise. Et comment?

— Oh! dit négligemment le comte, un mot suffirait, un mot où il serait question d'un certain roi de Trèfle.

— Ah! dit encore la marquise, et dans ce cas, il serait utile pour la cause réformée que le duc montât sur le trône de France?

— Sans doute...

— En sorte que le jour où il sera ques-

tion du roi de Trèfle, le roi de Trèfle mourra?

Le comte tressaillit de nouveau.

— Oui, fit-il d'une voix sourde.

La marquise ouvrait la bouche, sans doute, pour une nouvelle interrogation, quand un battant de la porte s'ouvrit et on annonça :

— Messieurs les gentilshommes de Sa Majesté!

La marquise se leva précipitamment,

vit les gentilshommes entrer seuls, et, toute effarée, demanda :

— Où donc est le roi ? qu'en avez-vous donc fait !

A l'accent de la marquise, le comte Jablonowski et ses trois compagnons échangèrent un regard significatif.

— Le roi, répondit un des gentilshommes est descendu sur la berge de la Vistule.

— Seul ? demanda la marquise haletante.

— Avec son page, madame.

La marquise respira.

— Prenez place, messieurs, dit-elle, et attendons le roi.

L'anxiété reprit la marquise, quand, au bout de quelques minutes, elle ne vit point la porte se rouvrir et livrer passage au roi. Elle attacha son regard inquiet et ardent sur le sablier qui coulait inexorable sur l'aile de l'éternité ; — et la voyant haletante et impatiente, les quatre gentilshommes qui avaient chez elle précédé ceux du roi, se regardaient par moment et semblaient se dire :

— Un grand événement est proche et la marquise aurait pu nous dire bien des choses.

Dix minutes, un quart d'heure, puis une demi-heure s'écoulèrent. Le roi ne paraissait point.

Madame d'Aurevilley paraissait être dans de mortelles transes ; elle suivait la marche du sablier d'un œil hagard et prêtait l'oreille au moindre bruit.

— Mon Dieu ! dit-elle tout à coup, il sera arrivé malheur au roi ; courez, messieurs !

Deux gentilshommes se levèrent avec leur roideur habituelle et marchèrent vers la porte à pas comptés.

Mais soudain les deux battants de la porte s'ouvrirent et une voix cria : le roi !

Le roi entra le front pâle, l'œil hautain, la tête renversée en arrière; il s'arrêta une seconde sur le seuil, salua de la main, puis s'avança vers la marquise et baisa sa main.

— Nous avons bien nombreuse compagnie ce soir, madame, dit-il froidement.

La marquise frissonna à l'accent glacé du prince :

— Sire, balbutia-t-elle j'ai cru vous être agréable en priant à votre jeu ces gentilshommes.

— Vous avez bien fait, marquise, répondit sèchement le roi.

Et il fit signe à l'un de ses gentilshommes de lui rouler un fauteuil près de l'échiquier, et il s'assit.

— Sire, dit la marquise émue, tenez-vous beaucoup à jouer aux échecs?

— Sans doute, madame. Pourquoi cette question ?

— Parce que, vous le savez, je suis superstitieuse comme un moine ignorant.

— Eh bien ! marquise, qu'importe cette superstition ?

— Beaucoup, sire. J'ai rêvé la nuit dernière que je perdais continuellement.

— Ah ! vous ne voulez pas perdre, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit, mon roi.

— A quoi donc voulez-vous jouer, marquise ?

— Mais, dit ingénûment madame d'Aurevilley, nous avons ici monsieur le comte Jablonowski qui connaît un jeu hongrois très amusant, paraît-il, et il se fera un plaisir de nous le montrer.

Le comte Jablonowski tressaillit visiblement, et un nuage de joie féroce passa sur son visage pâle.

— Comment nommez-vous ce jeu, marquise ?

Un autre nuage, nuage plein d'émo-

tion et d'incertitude, voila une seconde fois le front de la marquise; — elle hésitaitet tremblait...

— Le *jeu du roi de trèfle*, sire, dit elle enfin avec un visible et pénible effort.

Quatre éclairs jaillirent des yeux des quatre gentilshomes qui se trouvaient chez la marquise et s'entrechoquèrent comme des lames d'épée.

Le roi, ou mieux le comte Hector, surprit ces éclairs, mais son front ne pâlit pas, son œil demeura calme et indifférent, aucun muscle de son visage ne tressaillit.

— Voyons, monsieur le comte, dit-il en puisant avec insouciance dans son drageoir, venez me tenir tête et m'enseigner ce jeu.

Le comte s'inclina froidement et vint s'asseoir en face du roi.

Le roi prit les cartes et les battit.

— Coupez ! dit-il.

Comme il prononçait ces mots, un des trois compagnons du comte Jablonowski se dirigea sans affectation vers la porte et sortit.

Le jeu du roi de trèfle était insignifiant, et nous n'avons pas la prétention de l'enseigner à nos lecteurs.

Cependant, si peu d'intérêt qu'il eût, il parut singulièrement occuper le roi, la marquise et le comte Jablonowski. Quant aux autres gentilshommes, en vrais courtisans consommés, quoique ennuyés qu'ils étaient, ils jugèrent convenable de se pencher sur la table de jeu avec une véritable avidité.

— C'est fort amusant ! murmura le roi après un quart d'heure d'exercice.

— Je suis heureux de plaire à Votre Majesté, répondit le comte avec sa voix glacée.

— Recommençons, comte.

Mais tandis que le faux roi battait de nouveau les cartes, la porte s'ouvrit, et un homme vêtu de noir, masqué, muet comme tout messager de mort, un homme entra qui marcha lentement vers le roi, s'inclina par trois fois, plaça un parchemin sur la table de jeu, et cloua ce parchemin avec un poignard qui pénétra profondément dans le bois.

Puis, toujours grave et fatal, toujours silencieux, cet homme s'inclina de nouveau devant le roi, traversa la salle au milieu des gentilshommes qui courbaient la tête d'épouvante et disparut.

# VII

Cet homme masqué, cet homme inconnu qui venait d'apporter ce singulier message, cet homme devant lequel on s'était incliné avec terreur, que nul n'avait osé retenir, — c'était un employé

de la Sainte-Vehme, un député des francs-juges.

Quant cet homme apparaissait dans une fête, la fête se changeait en cérémonie de deuil ; quand un pâtre ou une jeune fille avaient une chanson aux lèvres et venaient à le voir passer, la chanson s'éteignait et tombait rauque et brisée de leur gorge, et leur sang se figeait, leur cœur ne battait plus.

Les huit gentilshommes du roi frissonnèrent, la marquise feignit de frissonner et s''évanouit quand il fut parti,

le comte Jablonowski et ses deux compagnons témoignèrent une terreur profonde.

Seul, celui qu'on nommait le roi ne trembla point et ne feignit point de trembler : il arracha sans hésitation le poignard et le parchemin, jeta l'un, déplia l'autre, et l'approcha d'un flambeau.

Puis il lut attentivement et à voix haute :

« Nous, les francs-juges, nous te man-
» dons, Henri de Valois, par devant no-

» tre tribunal suprême, pour y rendre
» compte de ta conduite, et comme
» homme et comme souverain. »

— Ah ! ah ! interrompit le comte Hector en regardant le comte Jablonowski d'un air indifférent, je croyais que les rois ne relevaient que de Dieu.

Le comte s'inclina sans répondre.

Le faux roi poursuivit sa lecture.

« Si tu ne veux être déclaré traître,

» lâche et félon et comme tel être frappé » du poignard en quelque lieu que tu te » trouveras, et par derrière, ainsi qu'il » convient de tuer les hommes sans » cœur, présente-toi sur-le-champ de- » vant nous. Comparais! comparais! »

— Très bien, ricana le faux roi, et il continua :

« Tu te rendras sur-le-champ sur la » rive gauche de la Vistule; tu sorti- » ras de Varsovie en remontant le cours » du fleuve, et quand tu seras hors des » remparts tu iras t'asseoir au pied du

» premier arbre qui se présentera. Peu
» après, tu verras venir un homme à qui
» tu te fieras sans restriction, et que tu
» suivras aveuglément. Sois seul. »

Le comte Hector replia le parchemin et se leva sans hésitation ; puis il promena un regard calme et froid autour de lui.

Tous les yeux étaient baissés, et les gentilshommes du roi, ces hommes qui ne le quittaient jamais, qui naguères encore tremblaient à un froncement de ses sourcils, les gentilshommes s'étaient

écartés avec cette terreur mystérieuse et pleine de mépris qui s'emparait de la foule, quand elle voyait, si grand, si haut dans l'ordre social qu'il pût être, un homme que le tribunal anonyme mandait à sa barre.

Un sourire de dédain glissa sur les lèvres du faux roi.

— Mon manteau, messieurs, demanda-t-il.

Mais les gentilshommes n'osèrent bouger et s'écartèrent silencieusement.

— Lâches ! murmura le faux-roi.

Et il prit son manteau lui-même et se dirigea d'un pas ferme vers la porte.

La marquise, pendant ce temps, était revenue à elle, et, domptant l'émotion, le remords peut-être qui commençait à l'étreindre au cœur et à la gorge, elle s'élança vers celui qu'elle croyait le roi, l'arrêta par le bras et lui dit d'une voix suppliante :

— N'y allez pas.

Hector haussa les épaules, se retourna

à moitié vers elle, et lui dit avec une insouciance glacée :

— Il faut bien que j'y aille, puisque c'est vous qui m'y envoyez. Adieu, madame.

Et tandis que la marquise reculait foudroyée, il sortit d'un pas ferme, la tête haute et splendide d'audace, la main à la garde de son épée.

## VIII

Le comte Hector gagna la rue, puis la berge de la rivière, et se retourna une dernière fois vers l'hôtel qu'il quittait.

— Voilà donc, fit-il avec amertume, ce que pèsent les rois, ici ! Ces gens que

je quitte, et qui, me prenant pour Henri de Valois, étaient naguère à mes genoux, viennent de m'abandonner et de me témoigner leur lâche répulsion, parce qu'il a plu à un tribunal infâme, mystérieux, tout au service de rancunes personnelles et de buts ténébreux, de m'appeler à sa barre !

Puis, à ce flot de pensées amères, un autre flot succéda :

— Il y a, murmura-t-il en se tournant à demi vers le sud-ouest, là-bas, bien loin au couchant, une ville qu'on nomme

Paris, un palais qu'on appelle le Louvre, et dans ce palais une femme qui a nom Marguerite. C'est pour l'amour de cette femme que je suis venu ici, c'est pour elle que je mourrai sans doute dans une heure, et Dieu que je n'ai jamais offensé, Dieu qui, seul, connaîtra mon dévoûment et mon sort misérable, Dieu ne me permettra point, sans doute, d'aller rendre mon dernier soupir, exhaler mon dernier souffle, éteindre mon dernier regard aux pieds de cette femme... Fatalité !

Le comte chemina à grands pas, igno-

rant des lieux comme n'eût pu l'être le véritable Henri de Valois, mais guidé par un merveilleux instinct et un froid calcul topographique qui se trouva parfaitement juste.

Arrivé hors des murs, il aperçut un chêne immense qui agitait ses rameaux sombres au souffle du vent nocturne, et il alla s'asseoir au pied, la main sur son épée toujours.

Là, il attendit calme et fier le terrible guide qui le devait venir prendre, et il ne l'attendit pas longtemps.

Un homme qui parut sortir de terre, tant il se présenta à lui d'une manière subite, masqué comme celui qui avait apporté l'ordre du tribunal vehmique, vint se placer devant lui :

— Suivez-moi, sire, dit cet homme.

— C'est fort heureux, pensa Hector, que mes juges daignent encore m'appeler sire et reconnaître ma royauté; je mourrai roi, c'est un grand honneur.

Et il se drapa dans son manteau pour se garantir des âpres caresse du vent.

Le guide remonta la berge pendant un

quart d'heure environ ; puis il tourna brusquement à gauche, et dit au comte Hector :

— Nous allons voyager toute la nuit, sire.

— C'est bien, répondit le comte.

Le guide étendit les mains, le comte suivit la direction de cette main et aperçut, malgré l'obscurité blafarde de la nuit, deux chevaux attachés à un arbre et qui piaffaient d'impatience.

Le faux roi mit le pied à l'étrier sans faire aucune question, se jeta en selle et

laissa passer devant le mystérieux envoyé.

Celui-ci fit prendre le galop à sa monture, la lança à travers champs, et suivi du comte Hector, gagna la lisière d'une forêt qui s'étendait, manteau sombre, sur les épaules inégales et tourmentées de deux collines et d'une vallée étroite au milieu de laquelle les deux cavaliers s'engouffrèrent par un chemin tortueux et à peine tracé.

Certes, il fallait être plus que brave pour aller ainsi, par ce site sauvage et d'aspect sinistre, à la suite de ce guide qui s'enveloppait d'un sombre incognito, à une

mort presque inévitable, — et y aller sans trembler, sans frémir, sans y songer même.

Car il n'y songeait pas, le fier et noble jeune homme, — il ne daignait pas accorder une seule de ses pensées à ce poignard suspendu sur la poitrine de Henri de Valois et qui le devait atteindre, lui.

Il rêvait à cette femme une heure entrevue, à cette femme adorée depuis avec toute la frénésie, toutes les folies chevaleresques de la passion.

Ainsi qu'un marin altéré, qui n'a qu'un seul verre d'eau douce et qui le ménage avec une économie furieuse, Hector s'abreuvait goutte à goutte à la coupe enchantée de ses souvenirs, les égrenant pour ainsi dire avec une voluptueuse lenteur, depuis l'heure où il avait vu Marguerite pour la première fois, jusqu'à celle où il l'avait quittée pour jamais, emportant d'elle un mot qui valait une couronne, un baiser capable de cicatriser la plus béante et la plus venimeuse des blessures.

Il se laissait bercer à l'allure rapide

et parfois saccadée de son cheval, oubliant le lieu où il était, l'homme qu'il suivait, le but auquel il tendait, pour ne se souvenir que de Marguerite et de ce baiser qu'elle avait imprimé sur son front.

Pendant ce temps, la vallée dans laquelle il s'était engagé avec son guide se rétrécissait à vue d'œil, les montagnes qui l'encaissaient devenaient de plus en plus roides, à pic, affectant des formes tourmentées et sauvages et laissant surgir de leurs flancs noirs de grandes masses de rochers blancs qui ressemblaient, au milieu des ténèbres, à toute une po-

pulation de fantômes épars çà et là, par une nuit de sabbat.

Tout à coup, l'homme masqué arrêta brusquement sa monture.

— Sire, dit-il d'une voix enrouée à dessein pour la mieux déguiser, il y a des pistolets dans vos fontes.

— Ah! fit le faux-roi avec insouciance.

— Ces pistolets sont chargés.

— Eh bien!

— Or, reprit l'homme masqué, nous

approchons du lieu de réunion de la très Sainte-Vehme, et tout homme cité à son tribunal souverain y doit arriver désarmé.

Pour toute réponse, le Roi de Trèfle, — nous pouvons maintenant lui donner ce nom, — prit les pistolets l'un après l'autre et les déchargea en l'air.

— Très bien, dit le guide.

Et il continua sa route.

Les ténèbres augmentaient, la vallée

se rétrécissait toujours, — enfin elle fit un brusque coude, et le Roi de Trèfle se trouva face à face avec un immense roc de granit qui semblait la fermer comme un mur d'airain impénétrable à toute force humaine.

Du reste, la vallée était entièrement déserte, et l'on n'y entendait d'autre bruit que les sanglots du vent qui passait désolé à travers les branches des sapins noirs, leur arrachant des craquements lugubres et de sourds murmures.

Le cheval de l'homme masqué ne s'arrêta qu'après avoir heurté de son sabot

ferré la base du roc auquel il arracha une gerbe d'étincelles.

Aussitôt le cavalier tira son épée et ne frappa le roc avec le pommeau par trois fois et à intervalles égaux.

Alors une partie du roc parut se mouvoir, tourna sur d'invisibles gonds et mit à jour l'orifice d'un trou noir dont il était impossible de calculer la mystérieuse profondeur.

Le cavalier devant qui le bloc de granit venait de s'entr'ouvrir mit pied à terre

et, d'un signe, invita le roi à en faire autant.

Le Roi de Trèfle sauta lestement à terre et prit la main que lui tendait son guide pour le conduire à travers ces ténèbres souterraines que ne rayerait plus désormais le moindre rayon de clarté naturelle.

Certes, si Henri de Valois lui-même était descendu dans cette caverne, il n'eût pas été plus superbe de sangfroid et d'audace insouciante, que cet homme qui prenait sa place, sûr d'avance que

cette lumière il ne la reverrait plus, que ce souterrain où il s'engageait sans broncher ni pâlir allait lui servir de tombeau.

La caverne était profonde, car le Roi de Trèfle et son guide cheminèrent pendant une demi-heure sur une pente inclinée et sablonneuse, le visage fouetté par cet air humide qui se dégage des ruines et du voisinage des rivières.

Enfin, une lueur rougeâtre, lueur indécise et tremblotante, se fit dans l'éloignement, puis grandit à mesure que le roi et le guide s'avançaient, et dessina

enfin assez correctement une sorte de couloir taillé dans le roc et de la voûte duquel pendait une lampe en fer. Cette lueur était celle de cette lampe.

Sous le rayon de clarté qu'elle décrivait, un homme vêtu de noir comme celui qui lui servait de guide, masqué comme lui, apparut aux yeux du Roi de Trèfle et s'avança lentement à sa rencontre :

— Frère, est-ce vous ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le conducteur du roi.

— Qui nous amenez-vous ? reprit le gardien du couloir.

— *L'heure du Roi de Trèfle est venue*, répondit le messager masqué.

— *Amen !* fit le gardien en s'inclinant devant le roi.

Et il quitta les nouveaux-venus, fit quelques pas dans le couloir, frappa trois coups au mur qui s'ouvrit comme s'était ouvert le bloc de granit qui fermait la vallée.

Du mur de granit s'échappa et jaillit

soudain en tous sens une vive et étincelante lumière, puis le mur se referma, la lumière s'éteignit, et le Roi de Trèfle et son mystérieux compagnon demeurèrent seulement éclairés par cette lueur blafrarde que répandait la lampe de fer.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le mur se rouvrit, l'homme masqué reparut et dit :

— Sire, venèz !

## IX

Le Roi de Trèfle mit hardiment le poing sur la hanche, et s'avança jusqu'à cette porte bizarre qui s'ouvrait ainsi comme par magie; puis il s'arrêta sur le seuil et, d'un coup d'œil embrassa la

salle où il pénétrait et les hôtes qu'elle renfermait.

C'était une vaste pièce, éclairée par des torches fichées dans le mur à l'aide de mains de fer, tendue de noir, avec un siége au milieu, et devant ce siége une table, — une sorte de banc circulaire sur lequel étaient rangés douze hommes masqués et vêtus de noir comme les autres, mais portant de plus qu'eux une fourrure d'hermine au col de leur pourpoint.

Debout, appuyé au fauteuil, et une

main sur la table qui se trouvait au milieu de la salle, un homme vêtu de rouge comme les autres l'étaient de noir, attendait impassible et muet.

Sur cette table étaient une coupe de poison, une corde et un poignard triangulaire.

— Le roi! cria le guide du Roi de Trèfle.

Les douze juges se levèrent, puis l'un d'eux montra le siége vide et lui fit signe de s'asseoir.

Le roi se découvrit, rendit le salut, puis marcha vers le fauteuil désigné sans précipitation ni lenteur, la tête haute et rejetée en arrière, le poing sur la hanche et le chapeau à la main.

Arrivé là, il s'assit, après avoir écarté l'homme rouge d'un geste plein de grandeur.

Puis il se couvrit.

Les juges s'assirent à leur tour, se couvrirent comme le roi s'était couvert; puis l'un d'eux se releva, se découvrit de nouveau et dit :

— Nous, juges de la Sainte-Vehme, nous t'avons mandé à notre barre, toi, le roi, pour statuer sur ta cupabilité ou ta non-culpabilité sur les questions suivantes :

Le roi de Pologne a-t-il trempé dans le massacre de la Saint-Barthélemy, soit comme conseiller du roi de France, soit comme ayant stipendié les assassins?

Le roi de Pologne s'est-il conduit déloyalement à la bataille de Jarnac et à celle de Montcontour, livrées par lui aux calvinistes?

Frères! continua le juge, répondez selon votre conscience.

— Oui, répondirent les onze juges, le roi de Pologne est coupable sur les deux chefs d'accusation.

— Le roi de Pologne doit-il être mis en accusation et déféré à notre tribunal suprême?

— Oui, répondirent encore les juges.

— Henri de Valois, dit alors le juge accusateur, nous te décrétons d'accusation

et te mandons par-devant notre tribunal, pour y être jugé selon les lois secrètes qui le régissent. Nous t'avons laissé ton épée au côté, rends-nous ton épée.

Pour toute réponse, le roi se leva, prit son épée et la brisa sur son genoux ; puis, en jetant les tronçons aux pieds de ses juges ; il leur dit froidement :

— Il est faux que j'aie conseillé, ni stipendié les assassins de la Saint-Barthélemy ; il est faux que je me sois conduit déloyalement à Jarnac et à Moncontour. Vous le savez aussi bien que

moi, mes maîtres, mais vous me voulez assassiner avec un semblant de justice, car mon frère d'Alençon vous a d'avance vendu ma vie.

Un frémissement courut dans la salle. Les juges se regardèrent étonnés, mais ne proférant aucune parole.

Le juge accusateur reprit :

— Frères sur votre conscience, quelle peine a encouru Henri de Valois, roi de Pologne.

— La peine de mort! répondirent unanimement les juges.

— Eh bien! continua le juge accusateur, nous tribunal suprême, nous te condamnons à mourir, toi, Henri de Valois, par le poignard, le poison ou la corde, à ton choix, et ordonnons que la sentence soit exécutée sur l'heure! Choisis!

Le roi se leva de nouveau et dit :

— Le poison est le supplice des femmes, la corde celui des voleurs; je choisis le poignard.

Puis, les enveloppant d'un foudroyant regard de mépris :

— Lequel de vous, dit-il, a un reste de loyauté au fond du cœur et se sent capable d'engager sa parole fidèlement?

Nul ne répondit parmi les juges, mais l'homme rouge dit :

— Moi!

C'était le bourreau.

— Il y a, reprit le Roi de Trèfle, il y a de par le monde une femme belle et noble; cette femme, je lui ai voué un amour qui est un culte et qui m'a con-

duit au milieu de vous. Cet amour me fait regarder la mort sans pâlir, cet amour me l'a fait accepter sans regret ni murmures.

Le bourreau écoutait attentivement :

— Après ma mort, continua le Roi de Trèfle, tu arracheras mon cœur de la poitrine, et tu le porteras au Louvre avec cette bague.

Et le roi tira de son doigt la bague que lui avait donnée Marguerite.

— Tu entreras dans la salle du trône

un jour où il y aura grande réception du roi, et, montrant la bague, tu demanderas :

— A qui appartient cet anneau ?

Alors, comme cette femme sera présente, elle ira à toi, et tu lui diras : — Madame, l'homme qui vous aimait et qui est mort pour votre bon plaisir, vous envoie son cœur et sa dernière pensée.

— Je le ferai ! dit le bourreau, je le ferai aussi sûrement qu'il y a un Dieu auquel j'ai foi, et sur la croix duquel je le jure !

— Maintenant, poursuivit le Roi de Trèfle, vous, juges lâches et félons, âmes vénales et corrompues, me refuserez-vous un témoignage suprême ?

— Lequel ? demanda le juge accusateur.

— C'est que je meurs en roi ! répondit froidement Hector de Furmeyer.

Puis il jeta son manteau, fit un pas vers le bourreau et lui dit : Frappe !

— Sire, dit respectueusement le bourreau, vous devez être frappé de trois

coups de poignard : l'un à la poitrine, l'autre au cœur, le troisième au flanc.

— Peu m'importe !

— Et je dois vous ôter votre pourpoint et votre chemise, afin de frapper à nu.

— Sauf la tête, dit le Roi de Trèfle ; je veux mourir avec mon chapeau et couvert comme c'est mon droit !

Et sans l'aide du bourreau, Hector enleva son pourpoint et sa chemise, demeurant nu jusqu'à la ceinture.

Alors le bourreau prit le poignard qui

était sur la table, leva lentement le bras, regarda le roi et lui dit :

— Sire, êtes-vous prêt ?

— Oui, dit le roi d'une voix ferme. Puis il murmura tout bas un nom que nul n'entendit, le nom de cette femme pour l'amour de laquelle il mourait.

Le bras du bourreau retomba, et le poignard disparut dans la poitrine du Roi de Trèfle.

Le sang jaillit : un nuage passa sur le front du jeune homme; mais il ne

tomba point, il ne chancela pas même et demeura fièrement debout, un héroïque sourire aux lèvres.

Le bourreau arracha son poignard de la plaie béante, puis leva de nouveau le bras; mais soudain un des juges se leva, s'élança vers le bourreau, arrêta son bras et cria spontanément :

— Cet homme n'est pas le roi !

Cette exclamation fut comme un coup de foudre parmi les témoins et l'exécuteur de cet étrange supplice.

Seul, Hector haussa les épaules, et dit :

— Cet homme est fou. Allons ! bourreau, accomplis ton œuvre.

— Je ne suis point fou, répondit le juge ; le roi, le vrai roi, a une large cicatrice au-dessous de la mamelle droite ; regardez si vous trouvez cette cicatrice !

Hector pâlit légèrement, mais il s'écria une seconde fois : Cet homme est fou ! frappe !

Mais le bourreau ne frappa point, et le juge accusateur, celui qui avait prononcé la sentence, le regarda en face et dit : — Qui donc est cet homme?

— Le roi, répondit Hector.

— C'est faux, répéta celui qui avait arrêté le bras de l'exécuteur.

— Eh bien ! dit Hector, si vous voulez me dire l'heure qu'il est, je vous dirai, moi, qui je suis.

— Il est cinq heures du matin, répondit le bourreau.

— Messieurs, poursuivit Hector, le roi est parti de Varsovie à dix heures du soir, il a sept heures d'avance sur vous, il est impossible de l'atteindre désormais, et je puis parler. J'étais au Louvre quand le

duc d'Alençon a expédié un messager de mort à Varsovie, je suis monté à cheval et j'ai poursuivi le messager, malheureusement je n'ai pu l'atteindre, et je n'ai eu d'autre moyen de sauver le roi du poignard qui l'attendait, qu'en profitant d'une ressemblance extraordinaire et prenant sa place. Maintenant, le roi de Pologne sera roi de France, je vous ai trompé, je mérite la mort, achevez donc de me tuer.

Il y eut dans la salle comme un frémissement de colere terrible.

— Frappez donc! dit Hector, le roi

n'en saura rien et son honneur sera sauf.

Le bourreau leva de nouveau le bras, mais le juge accusateur arrêta ce bras à son tour et dit :

Cet homme est un héros, il vivra !

Puis il se pencha sur la plaie béante, l'examina avec le sangfroid d'un chirugien et ajouta :

— Cette blessure n'est point mortelle, on peut la guérir.

— Oh ! Marguerite... s'écria Hector chancelant sous le poids d'une joie su-

bite... Marguerite! je vous reverrai donc?

Et il s'évanouit et tomba aux pieds du bourreau.

# X

Tandis que les événements que nous venons de raconter se passaient en Pologne, le Louvre était en émoi.

Nous avons vu Marguerite de Valois entraîner Hector de Furmeyer dans sa

chambre, le faire assister, invisible, à la conversation criminelle du duc d'Alençon et de son capitaine des gardes, puis le conduire à travers les dédales du Louvre, jusqu'à la rive du fleuve, et le mettre sur la route la Pologne.

Pendant ce temps, Réné le Florentin et la reine-mère étaient allés chez le roi, le roi qui râlait péniblement et d'une agonie d'autant plus cruelle, qúe, selon la prédiction de Miron, elle devait durer huit jours.

Dix minutes après Réné quitta la chambre royale pour venir prendre son

protégé et son hôte futur qui, selon toute probabilité, l'attendait dans l'obscur corridor où il l'avait laissé.

Mais, à son grand désappointement, il en le trouva plus. Il appela, nul ne répondit, il se hasarda à faire luire un briquet et une bougie dans les ténèbres éternelles de ce corridor, — le corridor était vide !

Réné, tout effaré, entra chez le duc au moment où Olivry en sortait.

Le duc n'avait point vu le sosie du roi de Pologne, comme il l'appelait. Réné cou-

rut joindre la reine-mère ; la reine-mère, non moins étonnée, non moins inquiète, fouilla le Louvre elle-même au moyen de ses précieux couloirs...

Hector avait disparu.

Or, la disparition de ce jeune homme à un pareil moment laissait le champ libre aux conjectures les plus contradictoires et en même temps les plus dangereuses.

Avait-il, lassé d'attendre, essayé de regagner le Louvre extérieur, et en chemin, n'avait-il pas rencontré une de

ces terribles oubliettes dont le Louvre secret était semé ?

Ou bien s'était-il enfui, effrayé du rôle qu'on lui destinait ?

Cette supposition était assez invraisemblable ; car s'il était parfois aisé de pénétrer au Louvre, il était beaucoup plus difficile d'en sortir. Chaque porte apparente avait sa garde de Suisses, chaque issue mystérieuse son formidable attirail de serrures à secrets et de verroux. Une troisième supposition, — et certes celle-là n'était point dépourvue

de fondement, — vint à l'esprit de la reine.

— Si le roi de Navarre le connaît, s'il l'a vu, il l'aura fait disparaître, fit-elle.

— Dame! répondit le duc frissonnant, qui sait?

La reine et son fils passèrent une nuit d'angoisses réelles.

Cet homme, qui leur échappait ainsi à ce moment suprême, c'était peut-être la

couronne de France glissant de la tête des Valois sur celle des Bourbons...

Au jour, Catherine de Médicis fit fouiller les oubliettes : — toutes étaient vides.

Elle alla chez son cher fils le roi de Navarre, sous le prétexte d'y chercher sa fille, se montra d'excellente humeur avec lui, et s'efforça de lire avec ses yeux de lynx dans l'âme et la pensée du Béarnais. Le Béarnais demeura impénétrable, et d'autant mieux, du reste, qu'il ne savait absolument rien.

Le roi, qui allait au plus mal, parla de nouveau de céder la régence à Henri de Navarre, et le bruit courut qu'un lit de justice allait être convoqué.

La reine-mère courut chez son fils avec le duc d'Alençon. Le roi de Navarre était au chevet du roi de France, et ne le quittait point. Charles IX repoussa son frère avec un air de mépris et presque de dégoût, et il accueillit sa mère avec un froid sourire.

La reine-mère et le duc comprirent qu'ils étaient perdus si le roi vivait vingt-

quatre heures encore et si on ne retrouvait pas le jeune homme qui devait jouer le rôle du duc d'Anjou.

René arriva.

— Il nous faut, dit froidement la reine-mère, ce reste de poison que vous savez, maître ?

Le Florentin frissonna une fois encore, mais il n'osa répliquer, et il sortit pour obéir.

Pendant son absence, un Suisse ar-

riva, qui portait une lettre à l'adresse de la reine-mère.

Cette lettre avait été remise par un jeune homme, disait-il, qui s'était enfui aussitôt.

La reine se frotta les tempes, la bouche, les narines de vinaigre, mit des des gants et ouvrit la lettre avec les précautions minutieuses d'une personne qui craint d'être empoisonnée.

La lettre, écrite en caractères gothiques, contenait les lignes suivantes :

« Ne cherchez pas le comte Hector de
» Furmeyer, il est prisonnier chez une
» femme qui le rendra en temps et lieu
» convenables et quand il sera néces-
» saire. Vous pouvez annoncer le retour
» prochain du roi de Pologne; le roi de
» Pologne sera prêt. »

La reine tressaillit.

— Cette écriture-là, dit-elle, appartient à tout le monde; mais le style, je gagerais, est de quelqu'un de ma connaissance.

Et comme le duc ne comprenait pas et la pressait de s'expliquer, elle ajouta :

— Votre sœur Margot aura éprouvé le besoin de prendre un amant en attendant le retour de Henri de Guise qui est en Lorraine.

Catherine alla chez sa fille et lui fit subir un de ces interrogatoires machiavéliques dont elle possédait si bien le secret.

Marguerite de Valois fut tout aussi impénétrable, tout aussi naïve que son

époux le roi de Navarre, et Catherine de Médicis fut sur le point de croire qu'elle s'était trompée.

— Si c'est elle pensa-t-elle, où diable a-t-elle pu le cacher ?

— Catherine de Médicis passa deux journées entières à poursuivre ses recherches avec une incroyable ardeur. Ses recherches furent vaines. Heureusement l'état du roi empira et le lit de justice ne put être tenu.

La reine suivait, avec son atroce sang-

froid, les progrès de l'agonie sur le visage de son fils, prête à faire usage de la poudre rose du Florentin, si le roi reparlait du lit du justice.

Le quatrième jour de la maladie du monarque, le bruit se répandit que le roi de Pologne arrivait, et, du lit de justice, il n'en fut plus question. Le Béarnais comprit qu'il était perdu, si le roi mort, il couchait au Louvre.

Miron ne s'était point trompé; le huitième jour au matin, le roi mourut, une main dans celle du Béarnais, l'autre dans celle de Marguerite.

Le Béarnais déposa un baiser sur les lèvres tièdes du mort, tendit la main à sa femme et s'enfuit.

Presqu'au même instant un bruit se fit dans le Louvre.

— Le roi est mort! le roi est mort! le roi est mort! cria le hérault funèbre au peuple ameuté.

— Vive le roi! répéta-t-on trois fois aussitôt.

Le roi de Pologne arrivait.

— Notre homme est exact, pensa le duc d'Alençon en se précipitant dans le grand escalier pour voir arriver le faux Henri III.

— Le Béarnais ne régnera pas ! murmura la reine-mère en accourant à son tour.

Un homme poudreux et crotté, mais ayant fière mine et grand air, selon l'expression du temps, montait lentement les degrés du grand escalier, le chapeau sur la tête, comme c'était son droit, et traversait une double haie de courtisans tête nue.

A sa vue, la reine-mère et son fils poussèrent un cri, l'une d'étonnement l'autre de rage et de désespoir.

Cet homme qui montait ainsi les degrés du Louvre, cet homme qui arrivait pâle et hautain, ce n'était point celui qu'ils attendaient tous deux, le sosie du roi de Pologne.

Cet homme, c'était le roi lui-même!

Le vrai roi, qui passa fier et triste devant les empoisonneurs qu'il salua à peine, le vrai roi, qui marcha droit au

lit du roi défunt sur le corps duquel Marguerite pleurait agenouillée, qui posa sa main royale sur le cœur de ce roi mort et qui dit d'une voix vibrante et pleine de terrible menace en jetant aux coupables un foudroyant regard :

— Sire roi, mon frère, je vais m'enquérir des causes de ton trépas, et si de male mort tu es mort, moi, le roi, je te vengerai !

Catherine et son fils s'enfuirent épouvantés, et Henri de Valois, maintenant

Henri III, demeura seul auprès du cadavre avec sa sœur qui pleurait.

Mais soudain, Marguerite releva la tête, écarta sa chevelure en désordre, essuya ses yeux noyés, et regardant son frère :

— Qu'avez-vous fait d'Hector ? demanda-t-elle.

— Hector, répondit le roi, est le plus noble et le plus brave gentilhomme de mon royaume.

— Où est-il ? fit-elle vivement.

— Je l'ai laissé en Pologne.

— Ah ! fit Marguerite frissonnante.

— Vous pâlissez ! qu'avez-vous ?

— J'ai, fit-elle d'une voix brisée, j'ai... qu'il est perdu.

— Et moi, dit le roi, je vous réponds de la loyauté des Polonais.

— Me répondez-vous aussi du poignard qui vous était destiné, et qui, selon toute apparence, l'atteindra?

— Que voulez-vous dire ? s'écria le roi.

— Je veux dire qu'une heure avant son arrivée en Pologne, un homme a dû arriver qui portait au tribunal des francs-juges un poignard destiné au roi de Pologne.

— Et qui donc envoyait cet homme?

fit le roi, se redressant, et secouant ses longs cheveux comme un lion sa crinière.

— Mon frère, dit sourdement Marguerite, nous sommes une race maudite, et le nom de Valois abrite des empoisonneurs et des assassins !

Un terrible éclair passa dans les yeux du roi :

— Sois tranquille, dit-il, je sais un verset des Écritures qui dit : *Celui qui a frappé de l'épée périra par l'épée.*

Le lendemain, la reine-mère fut exilée à Tours et le duc d'Alençon dans ses terres.

Marguerite de Valois aimait Hector; Marguerite attendit, espéra, souffrit... Elle épuisa d'immenses et navrantes douleurs, elle versa des larmes brûlantes qui eussent guéri peut-être la blessure béante qu'Hector avait à la poitrine, si Hector eût été là...

Mais deux, trois jours s'écoulèrent, aucun messager, aucune nouvelle n'arriva de Pologne.

Semblable à un fantôme, Marguerite errait, le jour, l'œil sec et enflammé, la gorge aride, le geste insensé, à travers ce Louvre aride où la mort fauchait, implacable, les princes et les rois; la nuit, elle s'éveillait en sursaut, et jetait un cri d'épouvante, car il lui semblait voir sans cesse un homme pâle et sanglant s'approcher d'elle avec un couteau dans la poitrine.

Et cet homme, c'était Hector.

Enfin, le quatrième jour, comme le roi venait de se lever et de passer

dans l'appartement de sa sœur, un tumulte inusité se fit dans le palais, et un homme poudreux, haletant, défait, gravit l'escalier de Henri II, arrachant de singuliers cris d'étonnement aux gentilshommes et aux soldats qu'il rencontrait et qui disaient :

— Je viens de quitter le roi, et voici qu'un autre roi monte les degrés du Louvre !

Cet homme se fit conduire par un page, qui le prit pour le vrai roi, à l'appartement de la reine de Navarre, et s'arrêta

chancelant, épuisé, mourant sur le seuil...

A sa vue, le roi et Marguerite poussèrent un cri, se précipitèrent et le reçurent dans leurs bras.

— Marguerite, murmura-t-il, j'ai eu la force de venir jusqu'à vous... je mourrai sur votre sein... Dieu est bon.

Le roi le prit dans ses bras et le porta sur un lit, puis il voulut s'empresser et lui donner les premiers soins; — mais

Marguerite — folle et brisée, le repoussa en lui disant :

— S'il doit vivre, je veux le soigner seule ; s'il doit mourir, seule je veux recueillir son dernier souffle, entendre son dernier mot, m'abreuver de son dernier sourire...

— Mais, insista le roi éperdu, c'est le fils d'un homme que j'appelais mon père, il s'est dévoué pour moi... je lui dois ma couronne... c'est mon frère !

— C'est mon amant ! répondit Marguerite avec exaltation.

Et elle repoussa le roi violemment et alla coller ses lèvres ardentes sur la bouche crispée du comte Hector.

# XI

Ce premier moment de folle tendresse passé, Marguerite, redevenue plus calme, fit appeler Miron.

Miron sonda la blessure, l'examina longtemps, secoua la tête et dit :

— La vie de ce jeune homme tient à un fil, Dieu veuille que ce fil ne rompe pas.

— Oh! dit Marguerite frissonnante, que faut-il faire?

— Il faut, répondit Miron, que sans retard et avec toutes les précautions possibles, on le transporte dans son pays; l'air natal peut seul le sauver.

— Il partira, s'écria-t-elle, et je le conduirai.

— Vous, fit Miron étonné.

— La vie d'un homme qui a fait un roi de France vaut tous les sacrifices du monde, dit une voix derrière Miron.

Miron se retourna : c'était Henri III.

# XII

Le lendemain, Hector de Furmeyer épuisé, mourant, mais un sourire d'espoir aux lèvres et pressant dans ses mains les mains de Marguerite de Va-

lois, était porté en litière sur la route du Dauphiné.

Miron était du voyage et suivait son malade.

— Madame, dit-il tout bas à Marguerite, au moment où ils sortaient du Louvre, vous aimez ce jeune homme, n'est-ce pas?

— Oui, dit Marguerite, rougissante.

— Eh bien! dit Miron, songez bien

à ceci : votre amour peut le tuer.

Marguerite frissonna.

— Je serai forte, dit-elle.

## XIII

Trois semaines après, par un soir d'automne, Hector convalescent et la reine de Navarre étaient assis, les mains enlacées, mêlant leur haleine et leur chevelure, sur la plate-forme du vieux manoir où nous avons introduit nos lecteurs au

seuil de cette histoire. C'était une belle soirée de septembre, tiède, parfumée, emplie de frissons printaniers, pour ainsi dire; le vent chantait dans les arbres, les prés étaient verts, les ruisseaux babillaient sous l'herbe, le soleil se drapait dans un majestueux linceul de nuages orangés ou pourpres avant de disparaître à l'horizon; — et les deux amants, muets, immobiles, assistaient frémissants d'une vague volupté à ce spectacle splendidement mélancolique de la nature prête à s'endormir et jetant ses derniers bruits, chantant son dernier concert.

Et ils étaient là, tous deux, mélancoliques et graves, aspirant, les imprudents! ces âcres et mystérieux parfums qui s'exhalent, à certaines heures, de la terre et du ciel en même temps, qui courent dans l'air et font tressaillir et troublent profondément ceux qui, les mains enlacées, les respirent.

Il vint un moment où le soleil éteignit ses derniers rayons épars sur les nuages du ciel, où la nuit jeta son manteau sur les épaules frissonnantes des collines, où les deux amants entendirent le concert de la nature assoupie résonner au

fond de leur cœur, où leurs bouches se cherchèrent et s'unirent.

Tout à coup la reine poussa un cri ; à ce cri Miron accourut.

# XIV

. . . . . . . .

Marguerite avait oublié la recommandation de Miron.

Miron trouva le comte Hector étreignant dans ses mains convulsives Marguerite évanouie...

La plaie qui commençait à se fermer venait de se rouvrir, et la reine de Navarre avait tué son amant avec son amour.

Le Roi de Trèfle mourut dans la nuit.

. . . . . . . . . . . . .

# XV

La première fois que je revis le manoir du Roi de Trèfle, après avoir exhumé la chronique que je viens de transmettre, j'allai droit à une pierre tumulaire que je me souvenais avoir aperçue,

à moitié couverte de mousse et sans inscription apparente.

Cette pierre se trouvait dans un petit enclos de genevriers qui, autrefois, avait été le parc du manoir.

J'enlevai la mousse avec mon couteau, je découvris quelques lettres à moitié effacées, et je finis par lire le nom d'Hector.

Mes derniers doutes s'évanouirent... J'étais bien sur la terre du Roi de Trèfle.

Je me pris alors à songer que sur cette même pierre maintenant moussue et grisâtre, avaient dû couler, brûlantes, les larmes de cette adorable femme qui éclaira son siècle d'un si splendide reflet, de cette artiste royale qui tint tour à tour, le ciseau de Benvenuto, la plume de Ronsard et le pinceau de Véronèse, de cette reine qui fut femme tant de fois, de cette maîtresse qui fut reine toujours...

Je me mis un genoux en terre et j'appuyai mes lèvres sur cette pierre y cherchant la trace de ses larmes.

Le vent des siècles les avait séchées.

Rien ne résiste à l'aile du Temps, pas même le souvenir de l'amour.

FIN.

Fontainebleau, Imp. de E. Jacquin.